

N° 31
MENSUEL
DECEMBRE 1977
JANVIER 1978
6 F
N° SPECIAL
32 PAGES

Armenia





Երկրորդ կարգի մարտի
 երկրորդ համար

 Շնորհակալություն
 ձեր հարգանքների

 Բոնուս տարի և
 Գոյուք Նոէլ (Յ յանուար)



« LES AMANTES »
 Grand Prix de Deauville
 1976

armenia

2, place de Gueydan
 13120 Gardanne

Fondateur 1^{re} série :
 André GUIRONNET
 Fondateur 2^e série :
 M.E.L.C.A. (Mouvement
 pour l'Enseignement de
 la Langue et de la
 Culture Arménienne)
 Association régie
 par la loi de 1901
 Bouches-du-Rhône
 N° 4.943

Président :
 Jean KABRIELIAN

IMPRIMERIE GRAVITE
 19, rue Sainte
 13001 Marseille

ABONNEMENTS :
 2, place de Gueydan
 13120 Gardanne
 Tél. : 58.30.30
 39.11.51 - 62.49.46
 Pour un an :
 60 F (10 numéros)
 70 F (étranger)

C.C.P. 1166-59 T Marseille
 Commission paritaire
 CPPAP 59 929

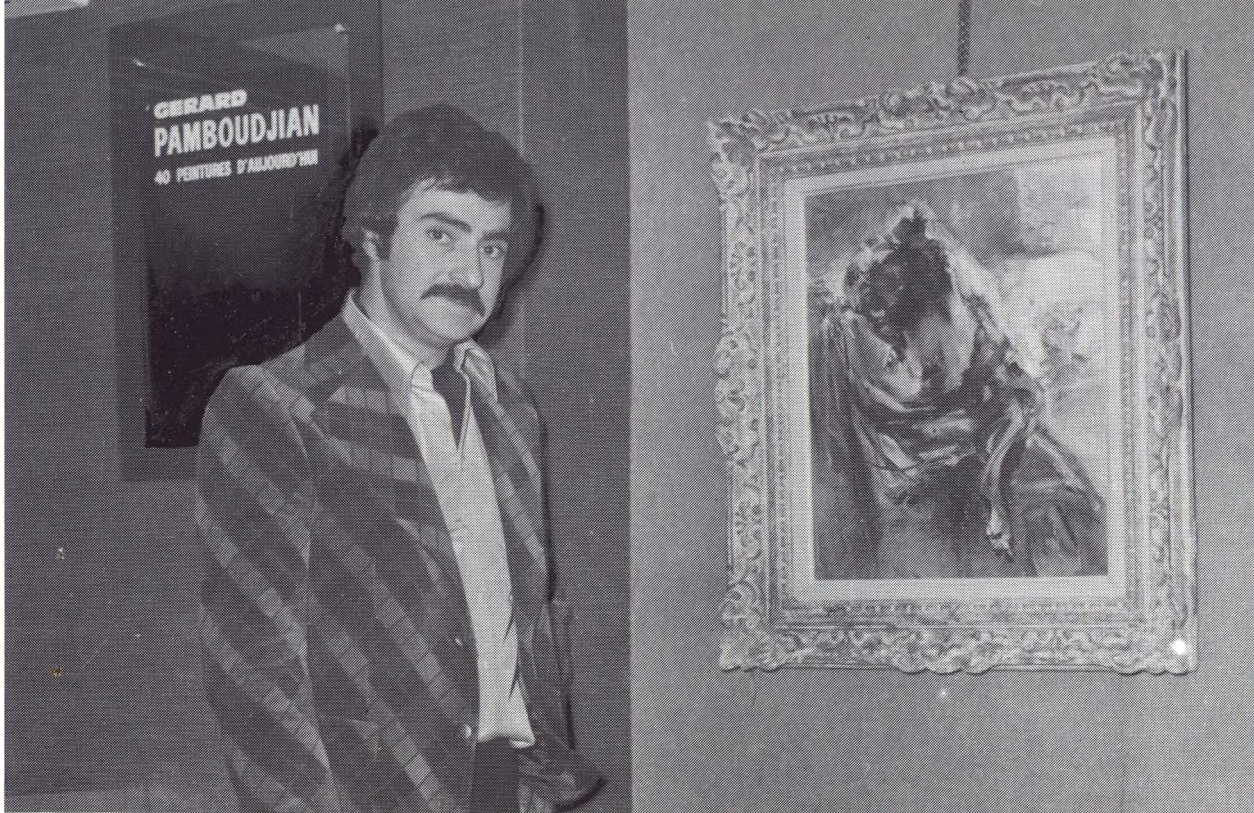
Maquettiste :
 Roger COMBE

NE à Toulon (France) en 1941,
 de parents commerçants,
 ses dispositions à la peintu-
 re remontent à sa plus tendre
 enfance. Il a commencé à mani-
 puler les pinceaux à l'âge où les
 enfants passent leurs temps à
 jouer aux billes. Un peu plus grand,
 ses passe-temps favoris ont été
 les visites des musées, l'étude des
 arts. Se faisant, il acquiert durant
 des années, sans aucune aide de
 professeur ou autre, une solide
 formation dans le domaine des arts
 et en particulier dans la peinture.

C'est au cours d'un bref séjour
 dans les enceintes des Beaux-
 Arts, qu'un professeur le remar-
 que. Encouragé, il se met, immé-
 diatement, au travail sérieuse-
 ment. Infatigable, avec un tempé-
 rament fougueux, doté des qualités
 de ses origines, persévère dans
 son entreprise. En un temps rela-
 tivement court, il réalise, à sa
 manière, ses inspirations.



peinture



Gérard PAMBOUDJIAN

L'impressionniste contemporain

La particularité de Pamboudjian se résume en trois points : Couleurs, mouvements, mystères. Tous ses tableaux ont les mêmes caractéristiques, ce qui lui donne son originalité, sa personnalité, son style inimitable et inimité. Les couleurs éclatent aux visages, éblouissent les yeux, donnent un rayonnement, un épanouissement à l'œuvre et vous laisse point insensible. Par de là, après un moment d'attention, de réflexion, vous commencez à déceler le thème, ensuite, vous voyez apparaître certaines formes en mouvements, et enfin, vous découvrez l'œuvre, après quoi, vous vous posez des questions, le mystère Pamboudjian est là. Il a vraiment une technique particulière. Les thèmes favoris sont les personnages mis sur scène dans une atmosphère assez intime enrobée d'un climat étrange. Il est au sommet de son bonheur lorsque son œuvre achevée comporte une énigme.

Sa première exposition remonte en 1958 à Toulon en obtenant des signes prometteurs. Ensuite, à travers la France : Nice, Cannes, Monte-Carlo, Marseille, Strasbourg, etc... A chaque exposition, les succès allant en s'agrandissant. Les demandes lui parviennent, à présent, des U.S.A., et cette année les Galeries japonaises lui ont réservé un accueil très chaleureux, remportant déjà un vif succès, d'après les nouvelles qui lui sont parvenues. Un projet lui tient beaucoup à cœur et qui voudrait réaliser : entreprendre des grands formats, décorer des monuments, des églises.

Il a obtenu en 1972 le Grand Prix Interrégional et en 1976 le Grand Prix International de Deauville (France).

Pamboudjian est un garçon très sympathique, courtois, aimant plaisanter, ouvert à toutes discus-

sions. Il accepte volontiers aussi bien les compliments que les critiques. Se sentant profondément arménien, il souhaite vivement prendre contact avec d'autres artistes peintres de la Diaspora et d'Arménie.

Très amicalement, il nous a déclaré être très satisfait de notre mensuel et être prêt à y contribuer suivant ses possibilités. Sitôt dit, sitôt fait, sa première contribution a été de peindre pour notre couverture. « Arménia » vous remercie et vous souhaite beaucoup de succès que vous méritez amplement.

O. HEKIMIAN



un peintre toulonnais au lyrisme fougueux

Peintre chaleureux au chromatisme fougueux et généreux, Pamboudjian est méditerranéen, jusque dans la moindre touche de peinture, jusque dans cette fougue lyrique qu'il a hérité de Salvador Dali.

Vif et passionné cet artiste aux mouvements enthousiastes et précis exprime dans sa peinture toute la poésie d'une œuvre empreinte de sensibilité nuancée et sensible.

La peinture de Pamboudjian ne crie pas, elle hurle. Chacune de ses œuvres est une ode fougueuse à l'absolu, à l'irraisonnable, au rêve. Très recherchées, ses compositions dont on pourrait regretter (comme leur auteur) qu'elles ne glissent pas plus vers le non figuratif jusqu'à l'abstrait sont le résultat d'une recherche permanente qui opèrent au niveau de la forme, du mouvement, de la couleur.

Au-delà des phantasmes un peu cabalistiques de ses créations, Pamboudjian apparaît dans toute la grandeur et la noblesse de son talent. Il appartient à cette catégorie d'artistes pour lesquels on ne peut faire de restriction si ce n'est celle de ne pouvoir être et surtout rester lui-même.

Son œuvre est attachante et il est à souhaiter que les Toulonnais découvrent enfin ce jeune artiste de 29 ans avant qu'une gloire certaine l'entraîne loin de ce Var si peu soucieux de ses artistes.

José LENZINI.

une peinture torturée

Le créateur, le vrai, refuse les critères. Il déploie ses sensations sans détour. Il décrit ses vertiges, ses extases, sans s'écarter de la décence.

C'est ainsi que Gérard Pamboudjian se projette dans une peinture qui se veut inaccessible et qui côtoie l'irréel, sans pourtant forcer, ni défier l'imagination. Elle semble néanmoins un torrent tumultueux, écumeux, où la pâte, épaisse, est pétrie avec une hargne féroce, sans cesse accélérée, comme pour l'incruster dans la toile.

De cette peinture torturée, tirée d'une violence d'hérésie, le sujet, supplicié presque à son

insu, est traité par épisodes. Il s'impose progressivement et s'épanouit avec discernement, puis il s'active et vit dans le petit cadre doux et serein qui lui est accordé au sein de cette atmosphère tourmentée.

Si la description picturale de Pamboudjian paraît hasardeuse, l'harmonie des couleurs assouplit les traits dans chaque œuvre. Chaque tableau ainsi rendu avec une finesse puissamment exprimée, manifeste une forme d'aventure, de tragédie, où domine une tentative inexplicable, soumise à un destin extraordinaire et merveilleux.

Fait d'expérience, indication sensible d'une émotion lointaine ou d'un désir, la femme est le sujet privilégié de cette peinture fascinante.

Albert KONAN-KOFFI.



« LE LIVRE DEFENDU »
1976

QUELQUES ŒUVRES

Grand Prix International de Deauville

Ils étaient plus d'un millier à exposer des œuvres de facture très différentes dans le cadre de ce 27^e Grand Prix international de peinture de Deauville.

C'est à Gérard Pamboudjian qu'est revenu le premier prix.

Pour ce sympathique peintre toulonnais, c'est une nouvelle consécration obtenue grâce à un récent tableau : « Les amants ».

Fidèle à son graphisme tempétueux, Pamboudjian organise trait et couleurs dans une harmonie traduisant toute l'intensité du mouvement. Sortant d'une période extrêmement colorée, il sait réduire sa palette à l'essentiel et travailler les volumes avec une réserve qui donne encore plus de force à ses compositions. Peinture mouvementée et torturée, celle de Pamboudjian exprime la beauté plastique des corps, la force de l'existence, la tension des rapports les plus simples.

« Les amants » est une œuvre forte qui a dominé ce Grand Prix de Deauville et fait l'unanimité des amateurs et critiques des vingt-cinq nations représentées.



« COUPLE » 1976

« VOLUPTÉ » 1976





GERARD PAMBOUDJIAN
dans son atelier
au fond, sa toile
« TRIPLE AMOUR »
1977



« SENSUALITE » 1976

DE PAMBOUDJIAN

« ESMERALDA » 1976



« MEDITATION » 1976



« SCENE D'INTERIEUR » 1977



« LA LOGE DU CRAZY-
HORSE »
1977



Une action à ne pas entraver

EN cette période de la Nativité, une lueur d'espoir vient de poindre dans le ciel de notre pays d'origine.

La lecture d'une lettre adressée par un écrivain à Brejnev suscite de l'espérance chez tous les Arméniens, et dans la Diaspora, un sentiment de fierté pour ceux de là-bas qui luttent courageusement.

Il y a quelques semaines, on pouvait lire, dans le journal Ramgavar « Zartonk », de Beyrouth, la lettre que Séro Khanzatian avait rédigée et envoyée au Chef de l'Etat Soviétique, pour reprendre les conclusions d'un article qui lui semblaient erronées, paru dans une revue multilingue, très conformiste.

Dans cette étude consacrée aux Etats multinationaux, l'Azerbaïdjan ayant été pris en exemple, la question du Quarabagh y était étudiée.

L'auteur de l'article, tout en reconnaissant que des difficultés avaient surgi, au début, avec la nationalité arménienne de cette région, concluait qu'il n'y avait plus de problème à ce sujet, et que, d'ailleurs, ajoutait-il, imprudemment, le Quarabagh n'avait jamais fait partie intégrante de l'Arménie.

C'était plus qu'il n'en fallait pour faire bondir n'importe quel Arménien, et Saro Khanzatian a réagi à sa manière, courageusement, témérairement, pourrait-on dire, en réclamant l'arbitrage de Brejnev pour que cette province, peuplée à 85 % d'Arméniens, soit restituée à son pays.

Bien qu'il faille se réjouir du non-conformisme affiché, à cette occasion, par nos compatriotes de l'Arménie Soviétique, il ne faut pas, non plus, faire beaucoup trop de tapage autour de ce fait, ce qui risquerait de nuire à cette action au lieu de l'appuyer.

Il faut être vigilant pour empêcher, qu'une fois de plus, une revendication légitime, qui plus est, conforme à la législation de l'Union Soviétique, ne serve de prétexte pour porter le débat sur un plan idéologique, sinon l'aspect équitable de ce que réclame Séro Khanzatian pourrait ne pas paraître aussi probant aux dirigeants du Kremlin.

Ce pourrait être un coup d'arrêt donné à la lutte pacifique menée par nos frères de là-bas pour faire rendre à leur pays les terres ancestrales qui doivent leur revenir, tôt ou tard. Ne les trahissons pas !

Mais, par contre, épaulons-les, discrètement, mais fermement, chaque fois que nous pouvons le faire, de chez nous, sans nous arroger le droit, pour autant, de nous immiscer dans leurs affaires intérieures, à moins qu'ils ne nous le demandent.

Qu'ils sentent la force de notre appui, de notre soutien total, désintéressé, dans l'édification d'une Arménie Soviétique prospère, matériellement et spirituellement.

Et qu'ils soient, plus particulièrement aujourd'hui, assurés que nous les soutiendrons, sans réserve, dans cette action, car quel est celui d'entre nous — qu'il soit d'Erévan ou de la Diaspora — quel est l'Arménien qui ne ressente au plus profond de son cœur, la plaie profonde causée par l'amputation arbitraire de notre chère province du Quarabagh.

Jacques CASSABALIAN.

**Un homme qui nous a manqué
à la fin du siècle dernier
et au début de celui-ci :**

histoire



voir « Arménia »
septembre et novembre 1977.

ORI en mission diplomatique

A PRES avoir vécu une vingtaine d'années en Europe, Israël Ori retourne dans sa patrie. La mission officielle dont il était chargé, émanait d'un souverain allié à une célèbre coalition d'Etats qui venait d'emporter sur l'Empire Ottoman la plus grande victoire du XVII^e siècle.

Nous avons vu combien la tâche d'Ori fut difficile en Europe : assurer son existence matérielle, percer dans la vie et surtout poursuivre cet idéal légué spirituellement par Sa Sainteté le Catholicos, patriarche suprême de tous les Arméniens, mort en pleine mission. Tâche d'autant plus lourde qu'il était resté seul en raison de la carence de ses coéquipiers. Ceux-ci étaient rentrés dans le pays. Etaient-ils des incapables ou des inconscients de leur mission ou simplement des réalistes figés à qui il manquait la vision de bousculer les événements. L'histoire n'en souffle mot et ne relève même pas leurs noms.

La tâche qui attendait Ori en Arménie fut dans un sens aussi ardu et surtout plus décourageante, car les tenants des difficultés étaient ses propres compatriotes.

Nous avons un aperçu de son voyage de retour en Arménie, par les lettres qu'il a envoyées régulièrement à son souverain le prince électeur du Palatinat. Les diverses péripéties de ce voyage aventureux ainsi que de son séjour en Arménie, nous sont contées avec force détails et d'une façon pathétique par l'historien Léo qui, dirons-nous, a dans ses veines du Carlyle et du Michelet (21).

Ainsi apprenons-nous que le 2 août 1698 (22), Ori quitte Dusseldorf, passe par Cologne, Francfort, Nuremberg, Ratisbonne et arrive à Vienne. Muni d'une recommandation du prince électeur du Palatinat, il devait présenter le projet de libération de l'Arménie à l'empereur Léopold 1^{er} (1658-1705), beau-frère de Johann Wilhelm. Dans cette recommandation il était soulevé deux problèmes pratiques et essentiels. Que Ori aille en Arménie avec un passeport émanant de l'empereur et qu'il soit muni d'un rescrit impérial adressé aux seigneurs arméniens. Rescrit par lequel l'empereur promettait de donner suite à la demande des méliks arméniens, c'est-à-dire libérer l'Arménie.

La question arménienne n'était pas étrangère à Léopold 1^{er}. Une vingtaine d'années avant l'arrivée

d'Ori à Vienne, le problème lui avait été soumis par deux prédicateurs franciscains de la Sacrée Congrégation de la propagation de la foi : le père Priscopo et l'Arménien Bédros Bédig ou Pierre Bedick (23).

Ces deux ecclésiastiques étaient partis d'Arménie vers l'Europe sous l'instigation du Catholicos Hagop Tchoughayetzi. Priscopo s'était orienté vers Rome auprès du Pape, tandis que pour le même but, Bédig était resté à Vienne et avait remis à l'empereur la lettre du Catholicos. Sur le conseil du général Montecucculi (24), il avait préparé un rapport sur l'état de l'Arménie et l'avait soumis au souverain. Celui-ci considérait le « comte » Bédick parmi ses chevaliers les plus aimés et les intimes (25). Nous savons, par ailleurs, que Bédig a fait à Vienne, en 1678 une publication fort intéressante sur la situation en Perse et sur l'évolution des idées parmi les Arméniens. Dans ce livre il est fait mention de la doléance du Catholicos adressée à l'empereur. Le chef spirituel des Arméniens y assure que son peuple met tout son espoir de libération en le souverain pontife et dans la dynastie des Habsbourgs. Et cette expectative l'incite à unir l'Eglise arménienne à celle de Rome. Nous y apprenons également que le Catholicos est un grand optimiste et pense que c'est à lui qu'incombe la tâche de bousculer le "Croissant" avec l'appui et la solidarité de la « Croix chrétienne ». Quant à la raison de son espérance il l'attribue à la forte densité de la population arménienne dans le pays et à la vaillance de ses hommes épris de liberté. L'aide extérieure ne devait jouer que le rôle de rassembleur et conducteur des forces arméniennes. D'après Bédig les seigneurs arméniens espèrent conclure des accords secrets avec leurs voisins géorgiens. Ainsi les seigneurs des deux pays n'avaient besoin que d'un chef dont l'autorité et l'assistance contribueraient à leur union et briseraient les chaînes de leur esclavage (26).

Il est à noter la grande similitude des arguments avancés par le Catholicos Hagop et ceux employés vingt ans après par Israël Ori pour convaincre son protecteur Johann Wilhelm. Quels sont ces arguments ou assertions ? Dans quelle mesure ils sont rapprochants ?

— L'importance de la densité de la population arménienne pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle est confirmée par le voyageur français Jean-Baptiste Tavernier dans ses "Six voyages... en Turquie, en Perse et aux Indes" édité en 1676 : « Depuis Tocad jusqu'à Taurus (Tabris) le pays n'est presque habité que par des chrétiens ; et comme le large espace de terre est ce que les anciens appeloient la province d'Arménie, il ne faut s'étonner si, dans les villes et dans la campagne, on ne trouve cinquante Arméniens pour un Mohamétan » (27).

— La vaillance des hommes arméniens épris de liberté. D'après Léo il s'agit des méliks de Qara-Bagh. (28) dont Ori fait partie.

— L'assurance de ne compter que sur les forces arméniennes.

— La nécessité impérative d'avoir un dirigeant étranger pour unifier les forces arméniennes.

— Unité d'action à créer entre les seigneurs géorgiens et les méliks arméniens.

— Accepter l'autorité du pape et mettre l'Eglise arménienne sous son obédience.

Tout concorde au point de vue argumentation entre le Catholicos et l'héritier de son grand projet, Israël Ori qui a rendu le dit projet applicable en y introduisant l'idée d'offrir la couronne royale d'Arménie au prince électeur du Palatinat.



ISRAËL ORI offre la couronne d'Arménie au Prince Electeur du Palatinat.

Cette concordance des points de vue démontre le sérieux et la fidélité d'Israël Ori déjà à l'âge de 18-20 ans : Avoir saisi la signification profonde du voyage du feu Catholicos et continuer fidèlement l'œuvre de ce dernier dans l'esprit de ce qu'il voulait.

Il est également à supposer qu'Israël Ori ait connu et lu le livre de Bédig "Cehil Sutun".

De toute façon il ne pouvait ignorer ses prédécesseurs, Priscopo et Bédig qui bien avant lui avaient frappé à la porte de l'empereur. Car c'est devant Priscopo, délégué du pape, que le Catholicos s'était agenouillé à Etchmiadzine et avait accepté l'autorité du pape (29).

En quelque sorte Priscopo et Bédig n'ayant pas réussi à réaliser ce dont ils étaient chargés par le Catholicos, celui-ci avait entrepris de le réaliser lui-même. Mais ce dernier également défait par le destin, tout le poids de cette nouvelle démarche retombait sur Israël Ori. Le diplomate arménien use de la même argumentation, mais y ajoute un élément de haut intérêt psychologique : l'intéressement, l'ambition et la détermination du prince électeur du Palatinat de devenir roi d'Arménie.

A noter que l'idée de proposer la couronne d'Arménie à un prince d'occident n'était pas neuve. Elle semble avoir été dans l'actualité pendant les tractations d'Israël Ori. A. Hovhannisian signale que Hagop IV était en correspondance avec Jean Sobieski (30). Celui-ci promettait de venir au secours des Arméniens pour restaurer leur indépendance. Fidèle à sa politique le même roi de Pologne s'adresse par la suite au Catholicos Nahabed Yétéssatzi (1691-1705). Il lui demande de montrer la voie par laquelle

il est possible de restaurer l'Etat libre des Arméniens et de relever **le nom du candidat** qui peut s'installer sur le trône d'Arménie. Les données des sources polonaises servent de base à l'historien pour penser que l'intention de J. Sobieski était dictée par un sentiment de reconnaissance envers la colonie arménienne de Pologne qu'il voulait récompenser pour leurs hauts faits d'armes en particulier à la bataille victorieuse de Vienne.

Nous constatons également que c'est sous le règne de Sobieski « qu'en 1689, l'archevêque de Lemberg (Lwow) fut déclaré indépendant d'Etchmiadzine, et relevant directement du Saint Siège » (de Rome) (31). Une communauté arménienne exemplaire au point de vue de sa longévité, qui avait maintenu pendant plusieurs siècles son indépendance religieuse, conservé ses mœurs nationales et reconnue sous le titre officiel de **Nation arménienne** par le roi lui-même, venait de faire une concession lourde de conséquences en abandonnant l'Eglise-mère sans compensation en faveur de l'indépendance arménienne. Après cela son assimilation avec les autochtones polonais n'a guère tardé. Les responsables de la communauté arménienne de Lwow ont-ils manqué d'un homme de la taille de l'abbé Mékhitar ? Celui-ci tout en faisant cette même concession confessionnelle a obtenu des avantages qui lui permirent de réaliser dans le domaine culturel arménien ce que Ori a tenté de réaliser dans le domaine politique et ceci presque à la même époque.

Cet acte historique de la communauté arménienne de Pologne a dû mettre J. Sobieski à contribution pour faire des démarches en faveur de l'indépendance de l'Arménie.

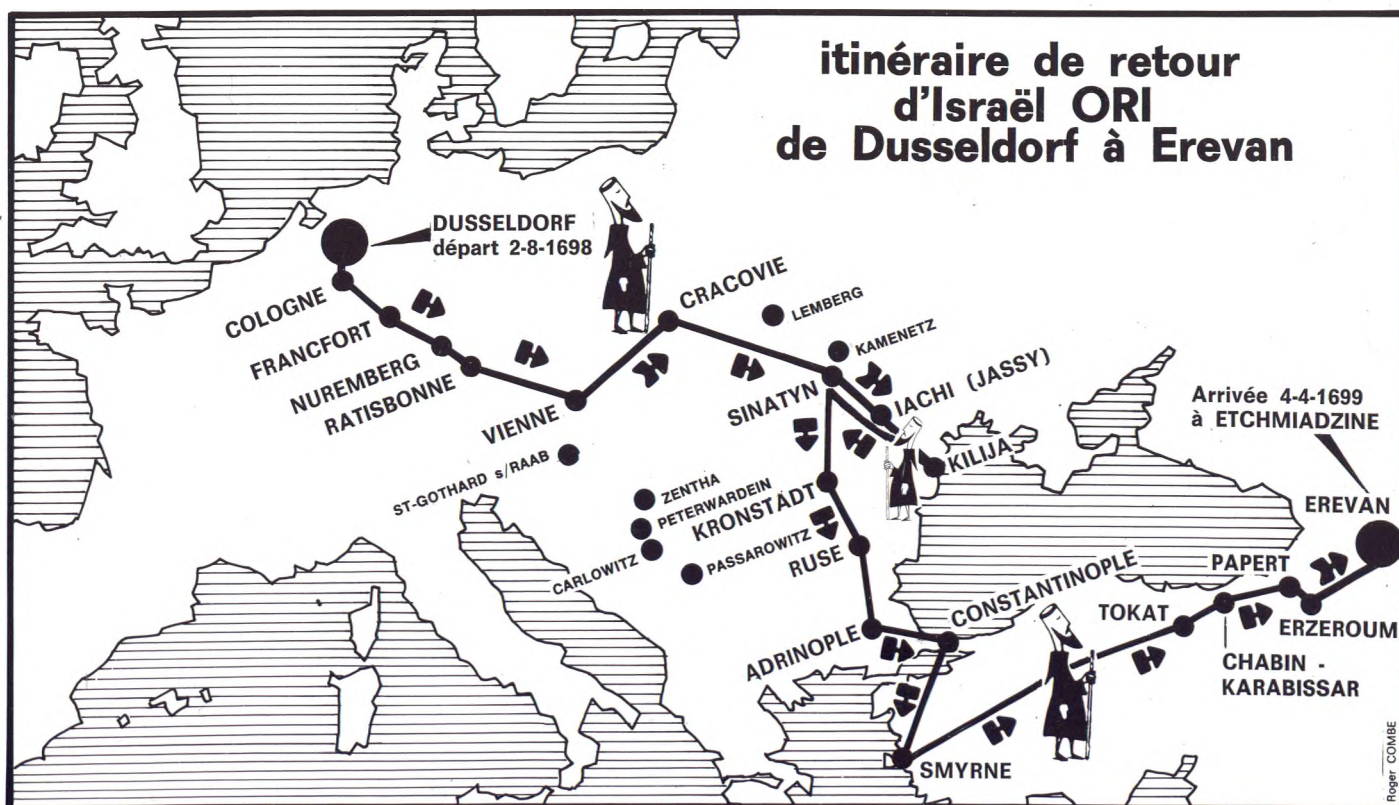
Cependant nous savons par ailleurs que ce roi était un « grand homme de guerre mais politique médiocre, il n'a pu que retarder la chute de la Pologne » (32).

Ici arrêtons momentanément la course de l'histoire de l'époque d'Ori. Transposons-nous au début de notre siècle et posons-nous la grave question : Ceux qui s'intéressent à la défense de la cause arménienne sont-ils souvent des médiocres, des échoués ou des retraités de la politique, ou parfois des opposants du gouvernement en place et qui, arrivés au pouvoir, suivent la voie de leur prédécesseurs ?

Nous ferons exception à Fritjof Nansen, prix Nobel de la Paix, à classer comme un « homme qui est redevenu homme, une fois devenu homme politique », selon la boutade récente de Yéhudi Ménuhin Télévision Française du 24 novembre 1977).

Il faudra que tout jeune lise et relise au moins la conclusion de Nansen dans « l'Arménie et le Proche-Orient », de son vrai titre « Peuple trompé ». Comment Stanley Baldwin dans l'opposition soutient la cause arménienne au Parlement britannique (33), mais devenu Premier Ministre n'est même pas disposé à soulager matériellement la misère des réfugiés arméniens et ceci au grand scandale des délégués de la Société des Nations.

Il faudrait analyser une à une les déclarations officielles sinon officieuses des hommes politiques en faveur de la cause arménienne avant et surtout pendant la première guerre mondiale, et leur attitude ponce pilatienne lorsqu'il s'agissait d'engager leur Etat en faveur de cette même cause. Nous pensons en particulier à la fameuse déclaration de Balfour qui sert encore d'appui à l'Etat d'Israël (33 bis). « Un des buts que nous devons poursuivre..., est le devoir d'arracher au gouvernement turc les peuples qui ne sont pas turcs, qui ont été désorganisés par les Turcs, dont le développement a été arrêté par les Turcs, et qui, j'en ai la conviction prospéreraient s'il leur étaient donné d'avoir un gouvernement propre et de suivre leurs propres coutumes ».



Déclaration confirmée dans le même esprit par son Premier Ministre Lloyd George : «...« L'Arménie ne doit jamais être replacée sous la domination néfaste des Turcs »... « L'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, suivant nous, ont le droit de voir reconnaître leur existence séparée... Bornons-nous à dire qu'il serait impossible de rendre ces pays à leurs anciens maîtres » (34).

Soixante ans après cette déclaration lorsque les lecteurs demandent à la presse des explications à ce sujet, les journaux ne daignent même pas faire mention du mot Arménie, alors que l'incitation psychologique à cette déclaration était les massacres et déportations des Arméniens par le gouvernement turc que Balfour et Lloyd George clouaient au pilori. Comme réponse à la carence de tous ces hommes d'Etat, nous nous contentons des paroles véhémentes de Nansen : « Chose étrange, ce sont justement les gouvernements qui manquèrent à leurs obligations envers l'Arménie, qui oublièrent toutes leurs promesses, qui ne firent rien pour aider les Arméniens persécutés au moment où cette aide aurait pu être efficace, qui aujourd'hui reprochent d'avoir accepté la forme soviétique et de s'être unis à l'U.R.S.S. Ce reproche sert également d'excuse aux nations pour ne plus rien faire pour eux. Leur intérêt pour ce peuple est éteint comme le souvenir des promesses qui lui ont été faites » (35).

Nous nous excusons de ces réflexions en aparté, pourtant nécessaires. Elles sont partie intégrante du sous-titre de cette série d'articles : « L'actualisation de la Question Arménienne », et une remémoration des règles immorales de la politique des Etats depuis leur création, qu'ils soient d'essence païenne, chrétienne, musulmane, libérale ou marxiste.

Maintenant retournons à notre histoire d'Ori dans sa phase diplomatique. Il faut croire qu'il y avait concomitance d'esprit et de point de vue dans le camp des coalisés contre la Turquie, pour l'action à mener en faveur de la question arménienne. Mais il y manquait l'essentiel : la concordance d'intérêt de ces mêmes Etats qui négociaient entre eux le partage du gâteau à la suite de la victoire de Zenta. Les Johann Wilhelm, les Sobieski ou même le Pape tout en étant le premier beau-frère de l'Empereur Léopold 1^{er}, le deuxième, sauveur de la capitale de ce dernier, et le troisième, l'autorité spirituelle de tous, n'avaient qu'une position secondaire dans cette coalition. Position comparable à celle des Vénizélos, Masaryk, Bénès, et même dans un certain sens Wilson qui soutinrent sincèrement la cause arménienne pendant la période des armistices de 1918 jusqu'à la conférence de Lausanne et n'ont eu pratiquement aucune influence sur le cours de notre destin.

Aussi l'entrevue d'Israël Ori avec le chef de l'Etat prépondérant de la coalition anti-turque fut une grande déception au diplomate arménien. Léopold 1^{er} ne donne pas suite aux propositions de Johann Wilhelm. Il refuse de donner à Ori les écrits demandés. Il objecte que les seigneurs arméniens ne lui ont pas adressé une doléance pour qu'il puisse leur répondre. D'autre part il craint que ses lettres tombent entre les mains des Turcs. Ceux-ci peuvent dans ce cas penser que l'Empereur n'a pas l'intention de signer la paix ; paix dont les tractations avaient commencé à Carlowitz.

Ori est réduit à se contenter des cinq lettres du prince électeur Johann Wilhelm adressées au roi de Géorgie, au Catholicos d'Etchmiadzine, à celui de

Kantzassar (Qara-Bagh), aux seigneurs de Géorgie, et aux méliks arméniens.

Contrarié dans son plan, Ori change d'itinéraire. De Vienne au lieu d'aller vers la Turquie il prend le chemin de Cracovie avec l'intention de passer par Moscou et atteindre la Transcaucasie en empruntant la voie navigable de la Volga et de la Mer Caspienne.

Mais apprenant que la Volga est gelée, il fait demi-tour au début de décembre, prend la direction de la Moldavie, longe le fleuve Pruth, passe par Simatyn, Iachi et atteint Kilija à l'embouchure du Danube. D'ici il espère prendre le bateau en direction de Trébizon et rejoindre enfin sa patrie.

Mais le voici bloqué à nouveau par un autre obstacle inattendu. Il avait confié les lettres du prince électeur ainsi que ses biens précieux à des commerçants arméniens. Il apprend que ces derniers sont emprisonnés à Sinatyn. Ori est obligé de retourner en Pologne. Finalement il récupère ses bagages et à nouveau il s'oriente vers le Midi, en passant par la Transylvanie.

Comble de déboire, il voyage déguisé en commerçant arménien, il est repéré et incarcéré à Kronsstadt. Il subit de nombreux sévices qu'il supporte dit-il « avec patience et amour pour la glorieuse maison du prince électeur » ; à comprendre bien entendu pour la cause qui l'animait.

Les malheurs d'Ori, les embûches dressées sur son chemin d'après l'historien Léo sont dûs à la rupture des communications avec la Turquie. On laisse Ori continuer son voyage seulement après la ratification du traité de Carlowitz (36).

De Valachie (Roumanie) en traversant le Danube notre voyageur met le pied sur le territoire ottoman. A Ruse (ou Routchouk en Bulgarie) il se déclare Français et sous ce titre il continue son voyage et atteint Andrinople. C'est ici qu'il rencontre de hauts dignitaires français parmi lesquels l'ambassadeur et le Grand Vizir de Turquie. La France rivale de l'Autriche était considérée comme amie de la Turquie, et de ce fait Ori réussit à avoir de longues conversations avec les diplomates français et turcs sur la guerre qui venait de terminer.

D'après la teneur des lettres envoyées à Johann Wilhelm, l'historien Léo conclut que le style d'Ori est bien celui d'un diplomate avisé, et il réfute les assertions de ceux qui veulent voir en lui un simple commerçant en vins.

Négociant en vins ? Ribbentrop était bien représentant de champagne, et Jean Monnet, vendeur de cognacs. Cela n'a pas empêché le premier d'être Ministre des Affaires Etrangères, et le second devenir le père de l'Unité économique de l'Europe d'aujourd'hui. Nous avons toujours entendu dire que le négoce et la politique sont frère et sœur. Savoir démontrer à son interlocuteur et surtout son adversaire que celui-ci a avantage et intérêt à accepter l'objet ou la proposition faite, est le propre de ces deux professions. (36 bis).

Après ses entretiens politiques d'Andrinople Ori atterrit à Constantinople. Il se présente au patriarche des Arméniens. Nous ignorons s'il l'a informé de sa mission diplomatique. Mais nous savons que le patriarche lui fait réussir le voyage à travers l'Anatolie et l'Arménie Occidentale (37). Sur la recommandation du patriarche, deux officiers du corps de garde du sultan prennent Israël Ori avec eux en direction d'Erzeroum. Par ce moyen Ori en passant

par Smyrne, Tokat, Karahissar, Papert arrive à Erzeroum et de là atteint Erévan.

Laissons à l'instant la chronologie des étapes du voyage en Arménie. Laissons aussi à un autre chapitre la visite d'Ori à Etchmiadzine et prenons le chemin que parcourt « l'enfant prodigue » pour revoir son village natal vingt ans après. Suivons-le dans la recherche des siens qui n'avaient pas eu de ses nouvelles depuis une quinzaine d'années. Savait-il que son père, le vénéré Mélik Israël était mort comme le père de Peer-Gynt sans avoir revu le retour du fils « aventurier » ? Sans doute était-il considéré comme perdu pour les siens et pour sa nation. D'ailleurs c'est comme un étranger qu'il franchit la porte de la maison paternelle. Il porte des habits polonais et une cravate. Sa sœur voyant l'étranger lui demande d'où il est. — Ici donnons la plume à Léo qui sait rendre le récit captivant à travers les lettres d'Ori — « Je suis d'Erévan », écrit Ori. « Elle m'a répondu que dans le pays on ne met pas de pareils vêtements. J'ai répliqué que je venais d'Europe. Cette nouvelle l'a réjouie, elle me demanda de quel pays. J'ai nommé tous les endroits, mais elle n'avait aucune connaissance des lieux. Mais en prononçant les noms de la France et de Paris elle a commencé à pleurer, et m'a demandé si par hasard je n'avais pas vu dans ce pays un jeune Arménien. Sans répondre je lui ai demandé depuis combien de temps était-il parti de son pays. « Vingt ans » me dit-elle. « Là-bas j'ai vu un homme de quarante ans environ qui disait être de cette province lui répondis-je. Quant à son patronyme j'ai oui dire qu'il était de la famille d'Isak ou Ori. « Peut-être Israël », me dit-elle ?. « Oui Israël » ai-je confirmé. « Si cela est vrai tu es mon frère ». Là dessus elle sortit en pleurant et fit entrer mes frères ; en quelques instants la maison était remplie d'hommes qui voulaient avoir des nouvelles des autres contrées... Cependant mes frères n'ont pas voulu croire ce que je racontais. Ils ont dit à ma sœur qu'il ne faut pas accorder de crédit aux paroles de cet homme. Il a du entendre de-ci de-là que nous avons perdu un frère, il est venu nous dire qu'il l'a vu afin de recevoir quelque obole »... (38).

Diran KHAYIGUIAN

(à suivre)

Prochain article : Ori en mission diplomatique (fin)

(21) Léo (1860-1932) de son vrai nom Arakel Papakanian, né à Chouchi dans le Qara-Bagh. Comme Th. Carlyle, il a tendance, mais plus modérément, à développer dans ses récits le culte des héros et à croire que les individus jouent un rôle déterminant dans l'histoire. Comme J. Michelet il sait rendre l'histoire vivante en nous faisant prendre un « bain de foule » dans l'âme arménienne. Son neveu, le scientifique Nakouch Haroutunian était encore tout récemment le président de la R.S.S. d'Arménie.

(2) Ori entreprend le voyage vers sa patrie environ 11 mois après la bataille de Zentha (11 septembre 1677) et plus de 5 mois avant la paix de Carlowitz (26 janvier 1699).

(23) Nous lisons dans "Nouvelles Biographies Universelles", sous la direction du Dr Hoëfer (tome 5, p. 127), Ed. Firmin Didot Frères, 1853 : « Bedick Pierre, antiquaire d'origine arménienne vivant dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (erratum : du XVII^e siècle !). D'Alep, où sa mère s'était réfugiée après la mort de son époux, il alla à Rome avec un carmélite, étudia au collège de la Propagande, vint en Perse auprès de ses parents, soutint la religion catholique dans le royaume, et de là se rendit à la cour de Vienne où il mourut. On a de lui : "Cehil Sutim", Vienne 1678, in. 4^e, Journal des Savants, 1679. Gotz, Merkwürdigkeiten des Dresdener Bibliothek. Clément Bibliothèque Curieuse. Nota : A. Hovhannisian écrit "Cehil Sutun" (p. 126).

(24) Montécucculi ou Montécuccoli (1609-1681), général italien au service de l'Autriche qui, entre autre, avait écrasé les armées turques à la bataille de Saint-Gothard sur la Raab (1664). A partir de cette victoire la prépondérance de la coalition contre la Turquie est passée de la République de Venise à l'Autriche.

(25) Cité par Léo d'après un livre d'un auteur anonyme édité en 1695 à Naples : "Récit du voyage des prédicateurs de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi en Tartarie Mineure", traduction partielle faite par le Mekhitariste Garabed Der - Sahagian.

(26) Cité par Hovhannisian p. 126, livre déjà cité.

(27) Cité par Z. Khanzadian, Rapport sur l'Unité Géographique de l'Arménie, édité par la Délégation Nationale Arménienne de Paris, 1920, p. 22.

(28) L'auteur anonyme (voir réf. 25) en fait également allusion.

(29) « ... le 2 avril 1676 dans son église patriarcale Ekmidza (Etchmiadzine), devant un public nombreux, en s'agenouillant devant le père Priscopo, a abjuré le schisme et du P. François Guilly, supérieur des Jésuites de Saint Benoit. Trois semaines après sa mort, l'ambassadeur de France de Guillerages envoyait au roi de France la profession de foi du catholicos dont il rappelait « la vie très pénitente ». Son tombeau dans le cimetière de Péra (Constantinople) fut honoré comme celui d'un saint. Au milieu des éloges unanimes, le protestant Chardin jette seul une note un peu discordante ». Extrait du dictionnaire Hist. et Géog. Ecclésiastiques. Direction Baudrillard. Ed. Lib. Letouzey, Paris, 1925, vol. IV, pp. 325-326.

« ... Jacques IV (catholicos Hagop) pendant son séjour dans la capital (Constantinople) peu de jours avant de mourir, renouvella pour la troisième fois son acte de soumission au pape — qu'il reconnaissait être la « tête » de l'Eglise Universelle. Cette profession de foi eut lieu en présence du vicaire apostolique Gasparini, évêque de Cyzique et du P. François Guilly, supérieur des Jésuites de Saint Benoit. Trois semaines après sa mort, l'ambassadeur de France de Guillerages envoyait au roi de France la profession de foi du catholicos dont il rappelait « la vie très pénitente ». Son tombeau dans le cimetière de Péra (Constantinople) fut honoré comme celui d'un saint. Au milieu des éloges unanimes, le protestant Chardin jette seul une note un peu discordante ». Extrait du dictionnaire Hist. et Géog. Ecclésiastiques. Direction Baudrillard. Ed. Lib. Letouzey, Paris, 1925, vol. IV, pp. 325-326.

(30) C'est à Constantinople que J. Sobieski avait appris la mort du roi de Pologne Latislas Wasa et était retourné au pays offrir ses services à sa patrie en 1648 (voir Larousse, vol. VI, p. 383, édition 1933). Il faut croire qu'il avait connu l'importante colonie arménienne de la capitale ottomane et par voie de conséquence la question arménienne.

(31) Voir référence 29, dictionnaire Hist. et Géog., p. 325.

(32) Voir Larousse, réf. 30.

(33) Oliver Baldwin, fils du Premier ministre britannique, par sympathie pour la cause arménienne, s'habillait en tenue militaire de la République d'Arménie. Voir photo du livre S. Vratzian, "La République d'Arménie", pp. 368 et 369. Ed. C.C. de la Fédération Révolution Arménienne, 1928 Paris, imprimerie de Navarre.

Nota : L'écrivain H. Aghayan (Oukhtavor) qui a été secrétaire particulier des œuvres littéraires de A. Aharonian, président de la délégation de la même République, nous signale que le fils de Baldwin avait une carte d'adhérent du parti Tachnagtzoutium. Il y avait de quoi se leurrer des hommes politiques qui souvent utilisaient les nôtres — les soit disant « Azkain Kordzitch » — comme subalternes à leur « Service Inteligent ».

(33 bis) Au sujet de la déclaration Balfour, nous relevons dans "Le Monde" (du 4 décembre 1977, p. 3) : « Tandis que la "conférence de refus" regroupant les adversaires du président Sadate se poursuit à Tripoli, le Premier ministre israélien, M. Ménaïem Begin arrive à Londres le 2 décembre, ... a déclaré qu'il apportait « la suggestion de renouveler l'engagement signé entre les peuples britannique et juif le 2 novembre 1917 ». Le chef du gouvernement israélien faisait allusion à la « déclaration Balfour » dans laquelle le gouvernement britannique se prononçait en faveur de l'établissement d'un foyer national pour le peuple juif ».

Nota : S'appuyant sur cette déclaration, le Juif revendique d'une façon orchestrée ce qu'il a perdu il y a deux mille ans, tandis que l'Arménien qui a eu la même promesse ne balbutie pas même ce qu'il a perdu il y a soixante ans.

Pour le « réaliste » arménien cette déclaration n'est qu'un « chiffon de papier » alors que pour le juif dominateur par l'esprit et par conviction, elle est un droit émanant sinon de Yahvé du moins d'une des cinq grandes puissances officielles du monde.

(34) André N. Mandelstam : La Société des Nations et les puissances devant le problème arménien. Edition spéciale de la

Revue Générale de Droit International Public. Ed. A. Perone, 1926, pp. 310 et 311.

(35) Fritjot Nansen, l'Arménie et le Proche-Orient. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1928, p. 354.

(36) D'après Léo le traité de Carlowitz est ratifié le 9 mars 1699. Les publications à notre disposition ne signalent que la date du 26 janvier 1699 comme date de signature du dit traité.

(36 bis) Nous laissons le soin aux lecteurs d'expliquer ce paradoxe de l'Arménien : habile commerçant mondialement réputé, mais politicien de second degré. De grâce ! ne nous ressortez pas les raricisms tel que A. Mikoyan, le Sieyes du XX^e siècle qui survit à tous les protagonistes de la Révolution russe. Ce peuple dans son ensemble, dans sa tenue quotidienne ne nous donne point cet air « fino » de l'homme nuancé à engendrer des diplomates.

(37) L'Arménie Occidentale : Sur les cartes géographiques de cette époque les autorités turques avaient remplacé le terme « Erménistan » par « Turcomanie ». De même qu'à notre siècle ils ont étendu systématiquement l'Anatolie géographique vers l'Est en y englobant toute l'Arménie occidentale. C'est un moyen détourné d'annihiler l'Arménie, historiquement et géographiquement.

(38) Extrait d'une lettre d'Israël Ori citée par Léo, histoire des Arméniens, volume III, p. 522. Ed. Académie des sciences de R.S.S. d'Arménie Erévan 1946.

CHAMBOLLI (gâteau aux noix imbibé de sirop)

Ingrédients : 4 tasses de farine ; 4 cuillers à café de levure alsacienne ; 1 pincée de sel ; 1/2 tasse de beurre fondu ; 2 œufs battus ; 1 tasse 3/4 de lait ; 1 tasse de noix pilées.

Pour le sirop : 2 tasses de sucre ; 1 tasse d'eau ; jus de citron.

— Mélanger la farine (à ajouter graduellement), la levure et le sel. Ajouter le beurre, les œufs battus, le lait et les noix. Bien mélanger le tout. Verser dans un moule peu profond, beurré. Mettre à four moyen 50 ou 60 minutes.

— Préparer le sirop en faisant bouillir l'eau avec le sucre ; ajouter un filet de jus de citron.

— Après cuisson, démouler le gâteau et le couper en losanges. Verser le sirop par dessus.

bon
appétit !!...



IMRIG HALVA (dessert à la semoule)

Ingrédients : 1 tasse de sucre ; 1 tasse de lait ; 1 tasse d'eau ; 1 tasse de semoule ; 1 petite poignée de pignons ; 60 g de beurre.

— Mélanger le sucre, le lait et l'eau et porter à l'ébullition. Laisser refroidir.

— Faire fondre le beurre dans une casserole à fond épais, ajouter la semoule et les pignons. Faire sauter à feu doux, en remuant constamment jusqu'à ce que les pignons soient dorés.

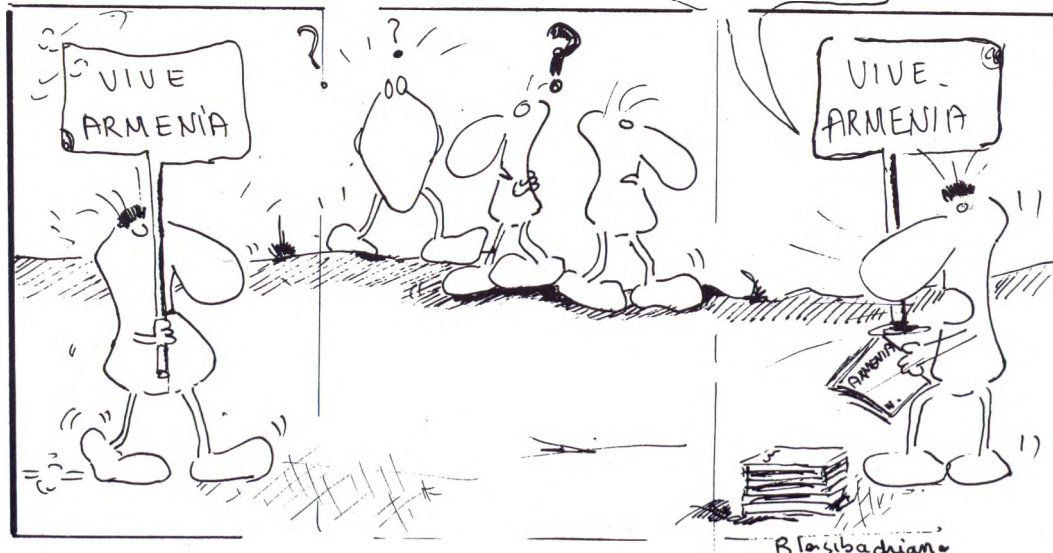
— Verser alors le sirop en remuant doucement, couvrir et laisser sur le feu jusqu'à ce que le sirop soit absorbé. Remuer fréquemment afin d'éviter la formation de grumeaux.

— Retirer du feu et laisser reposer en plaçant un linge sous le couvercle.

— Au bout d'une demi-heure, mélanger de nouveau et saupoudrer de cannelle.

Peut se servir chaud ou froid.

LES AVENTURES DE KIT



A SUIVRE ...

Le Dr René Djidjian : l'un des pionniers des artériographies médullaires et cérébrales

L'un des fondateurs de la neuroradiologie, le Docteur René Djidjian, est décédé le 11 octobre dernier, à l'âge de 59 ans. Son nom reste attaché à ses travaux concernant l'artériographie des angiomes de la moelle ainsi que l'artériographie hypersélective des vaisseaux cérébraux et des branches de la carotide externe. C'est à partir de ces examens très spécialisés qu'on pu être pratiquées les premières embolisations.

Né à Marseille de parents arméniens, le Docteur Djidjian a fait ses études de médecine à Paris. En 1948, il est interne des hôpitaux de Paris et choisit la voie de la radiologie. Il devient ensuite chef de clinique du Professeur Petit-Dutailis. C'est alors qu'il perçoit l'importance de la radiologie dans les diagnostics neurologiques et commence les travaux qui le passionneront et lui apporteront une renommée mondiale. C'est ainsi qu'il a dirigé pendant plus de quinze ans le département de neuroradiologie du service de neurochirurgie de l'hôpital Lariboisière.

N'ayant pas suivi la filière des concours, qui, seule, permet d'obtenir la charge d'un poste hospitalier, c'est seulement en qualité d'attaché de radiologie qu'il remplira sa mission. Il était professeur associé à la faculté de médecine Lariboisière-Saint-Louis, poste exceptionnellement attribué à un Français par le comité consultatif des universités. Cette situation explique qu'en plus de son travail dans le domaine de la radiologie il assumait régulièrement une consultation de neuropsychiatrie. Ses malades l'aimaient profondément. Il a effectué les premières artériographies de la moelle vers 1960, jouant ainsi un rôle de pionnier. Sa renommée est telle qu'encore aujourd'hui des patients viennent de nombreux pays pour subir des artériographies dans le service de neurochirurgie du Professeur Houdart, à Lariboisière. Il y a quelques années, des malades venaient même des Etats-Unis. C'est vers 1970 qu'il a fait les premières artériographies hypersélectives. Il pratiquait lui-même des embolisations, par exemple de certaines tumeurs de la face, qui ne sont plus strictement du domaine de la neurochirurgie. Ces patients lui étaient adressés par les O. F. L. afin, soit d'obstruer complètement les vaisseaux, ce qui peut amener une guérison définitive, soit de préparer la voie à une intervention ultérieure. Son audience était grande, de telle sorte

que son service recevait en permanence des médecins étrangers désireux d'apprendre ces nouvelles techniques neuroradiologiques. Ces spécialistes venaient de partout, aussi bien d'Amérique du Nord, d'Amérique du Sud que d'Europe, y compris des pays de l'Est.

Il a reçu en 1976 le prix « Ziedses des Plantes », la plus haute récompense neuro-radiologique européenne. C'était la deuxième fois que ce prix était attribué ; le premier prix avait été décerné au Docteur Housfield, créateur du scanner.

Docteur
Noëlli DE LUNA

Le peintre Jean Carzou élu à l'Académie des Beaux-Arts

L'Académie des Beaux-Arts a élu mercredi le peintre Jean Carzou en remplacement de Jean Bouchaud, décédé. Deux autres candidats étaient en présence, M. Alfred Courmes et Arnaud d'Hauterives.

Né en 1907, à Alep (Syrie), M. Jean Carzou avait étudié la peinture dans les académies libres de Montparnasse. Il débuta aux Indépendants en 1930 et, par la suite, aux différents salons. Sa première exposition particulière eut lieu, en 1939, dans une galerie de la rue de Seine. Elle fut suivie d'une centaine d'autres, en France

et à l'étranger, tandis que le peintre figurait dans la plupart des expositions officielles.

Il a travaillé sept fois pour la scène : l'acte des Incas des « Indes Galantes » (1952), « Gisèle » (1954) pour l'Opéra, « Le Loup » (1955) pour Roland Petit, « Athalie » (1955) pour la Comédie Française, « Alfer Eden » pour les ballets Harkness, « Jeanne et ses Juges » (1968), « La Périchole » (1969) pour le Théâtre de Paris.

Son œuvre graphique est abondante. Le catalogue raisonné de ses gravures compte déjà deux volumes.

M. Carzou a, en outre, illustré de nombreux volumes, d'Hemingway, de Camus, de Maurois, de Follain, de Mac Orlan, de Ionesco, de Rimbaud, etc... Il a remporté, à trois reprises consécutives, le prix Hallmark (1949, 1952, 1955), le grand prix d'Ile-de-France (1954), le grand prix de l'Education nationale à Tokyo (1955) le grand prix « Europe » de la première biennale de Bruges (1958).

« Le Monde »
9 décembre 1977

Nous apprenons par notre confrère « Achkhar » le décès du Maréchal Hamazasp Papadjanian — Héros de l'Union Soviétique — survenu le 3 novembre 1977 à Moscou.

Le Maréchal Papadjanian était né à Tshartaklou, village qui a acquit une très grande renommée en donnant durant la grande guerre patriotique d'innombrables héros. Ses enfants courageux et intrépides firent l'honneur de ce petit village et de l'Arménie tout entière. Le Maréchal Papadjanian était l'un d'eux. Fils de pauvres paysans il reçut son instruction primaire et son instruction secondaire dans ce village. C'est en 1925 qu'il arriva à Erevan et entra à l'Institut Militaire Miasniguan, puis ce fut l'Ecole Militaire de Tiflis, puis à l'Académie Militaire Frounze de Moscou, ainsi ce fils de pauvre villageois franchit tous les échelons pour arriver à la Grande guerre de 1939 où il devait prouver sa bravoure, pour être nommé bien des années après cette guerre Maréchal de l'Union Soviétique.



Un Français intente un procès au Kremlin

Enlevé à 20 ans. Condamné sans jugement. Pensionnaire du Goulag pendant 88 mois. Réhabilité sans explication 21 ans après. Armand Maloumian a raconté ses 88 mois d'internement dans un livre paru en 1976 aux « Presses de la Cité » « Les Fils du Goulag ». Il a attendu 20 ans avant de publier son témoignage par crainte de compromettre certains de ses camarades restés dans les camps. Malgré le temps passé son ouvrage n'en reste pas moins toujours actuel. Malheureusement.

C'est à la suite de sa demande de retraite à la Sécurité Société, que Maloumian, pour son dossier de reconstitution de carrière, s'est vu obligé de prouver son passage dans les prisons de l'U.R.S.S. En effet



il n'avait pas d'attestation d'employeurs de 1948 à 1956.

Le 5 septembre 1977 il reçoit le certificat qui lui permettra de compléter son dossier.

On n'échappe pas aux règlements de l'Administration Française ; encore moins à ceux de la Sécurité Sociale.

« Le Figaro »
du 28 novembre

Histoire d'un génocide : 1915, l'Arménie

Invité par le club des Arméniens de Grenoble, le docteur Yves Ternon a animé une conférence-débat sur le thème : « Histoire du génocide arménien ». La salle de conférences de la Maison du tourisme était comble. Il faut dire que le sujet traité sensibilise tous les Arméniens, puisque ce massacre fut décisif pour l'histoire du peuple d'Arménie.

Plus de 1.200.000 morts, des déportations d'enfants, de femmes, de vieillards et au bout de ces jours de terreur, une seule issue : l'exil.

Installés sur leurs terres depuis le 7^e siècle avant J.-C., les Arméniens virent arriver les Turcs, puis les Druses. Face à la répression exercée par les autorités ottomanes, le peuple voulut maintenir sa dignité, alors qu'un vent de liberté et d'indépendance soufflait sur l'Europe Orientale.

Dans les échanges, les traités entre les grandes puissances, l'Arménie fut toujours laissée pour compte. Démantelé, remanié géographiquement, subissant les migrations de nouvelles ethnies venues de Russie, le pays s'impatienta de voir des décisions se prendre au sujet de son intégrité. Des groupuscules s'organisent en résistant autour du parti Intchak et demandent l'application des réformes dues aux Arméniens de Turquie. Il n'était pas encore question d'indépendance. Mais à la suite de l'attaque de la Banque ottomane, le 26 août 1896, par un groupe arménien qui s'empara d'otages pour la première fois dans l'histoire moderne, afin de négocier, des Arméniens furent tués à Constantinople. C'est alors que s'organisa la guérilla pour l'obtention de la reconnaissance des droits de l'Arménie. Les émigrés arméniens de Paris, Londres, Genève, se rassemblèrent en mouvements de résistance et intervinrent auprès des gouvernements.

1914, c'est la déclaration de guerre, l'empire ottoman choisit de combattre au côté de l'Allemagne qui semble être le plus offrant des pays en présence. La communauté arménienne demande au gouvernement de rester neutre : refus du sultan.

Début avril 1915, le parti des « Jeunes Turcs » décide le génocide, qui conduira à la presque totale extermination du peuple arménien.

Plus de 60 ans après, les Arméniens rescapés, leurs familles, leurs enfants, se battent encore pour obtenir du Gouvernement turc la reconnaissance du génocide. Car, si pour beaucoup « l'histoire du génocide » appartient au passé, le souvenir est toujours présent et douloureux à la mémoire des Arméniens,

mais aussi des Turcs. A la suite de la publication, dans un quotidien turc, d'une série d'entretiens d'un journaliste turc avec des personnalités des Etats-Unis, plusieurs attentats avaient eu lieu dans Istanbul, l'été dernier.

Yves Ternon, qui est chirurgien de métier, s'est intéressé à cette histoire, après avoir travaillé à la réalisation d'un livre sur les crimes nazis durant la seconde guerre mondiale.

A.M.L.
« Dauphiné Libéré »
4 novembre 1977

Pleins feux sur un génocide

1915 de Jean-Jacques Varoujean au Théâtre Fontaine

Qu'évoque cette date : 1915. Rares sont ceux qui peuvent répondre encore qu'en pleine guerre mondiale, en Turquie, s'est déroulé le premier génocide du XX^e siècle : un million d'Arméniens déportés en Anatolie et massacrés sur ordre de Talaat Pacha, Premier ministre Turc.

Le 15 mars 1921, Soromon Tehlirian, un jeune étudiant de 21 ans, venge son peuple d'un coup de revolver. Il tue Talaat expulsé de Turquie et réfugié à Berlin, condamné à mort par contumace.

Jean-Jacques Varoujean, auteur français d'origine arménienne, a voulu nous faire souvenir de ce massacre. Il a transcrit les minutes du procès de Tehlirian, qui eut lieu à Berlin peu après et bascula très vite. Fallait-il juger la victime ou le bourreau ? Tehlirian n'avait-il pas eu, en définitive, le courage de se substituer à une justice défaillante ? Les jurés allemands de l'époque se posèrent la question. C'est tout à leur honneur si l'on songe à l'extermination des Juifs qui se déroulera peu après. L'auteur dramatique s'efface devant la réalité, choisissant les temps forts du procès.

Jean-Marie Lehec orchestre le spectacle comme un oratorio, non comme la reconstitution d'une session d'assises. Sur le plateau nu, recouvert de terre, des hommes et des femmes sont tour à tour juges, accusés ou témoins. Un billot et une enclume rougie, un tableau représentant des montagnes, nous ramènent discrètement à l'Arménie et ses cadavres.

Une comédienne, au moins, a compris le propos de Varoujean et indique la voie à ses camarades. C'est Reine Bartève, merveilleuse de simplicité tragique. Si on ajoute qu'elle est Arménienne, on comprend qu'elle ressent charnellement ce massacre oublié par l'Histoire. Et elle nous crie : attention, 1915, ça arrive encore aujourd'hui.

Monique SUEUR
« J'Informe »
29 octobre 1977

SERVICE CONSULAIRE DE L'AMBASSADE
DE L'U.R.S.S. EN FRANCE
8, RUE DE PRONY, 75017 PARIS
Téléphone 924-45-47

PARIS, le 5 septembre 1977
Prérez de recopier la référence ci-dessous
N°

CERTIFICAT

Le Service Consulaire de l'Ambassade de l'URSS en France certifie par le présent que Monsieur Maloumian Armand Mikritchevitch, l'Arménien, né en 1928 à Marseille (France) a été emprisonné en Union Soviétique du 30 octobre 1948 jusqu'au 30 janvier 1956 et puis il a été réhabilité.

Ce certificat est délivré à Monsieur Maloumian A.M. pour servir et valoir ce que de droit.



Signature du Service Consulaire

V397-1 du 05.09.77

Cérémonie du Souvenir de l'Amicale des Anciens Combattants et Résistants d'origine arménienne

A l'occasion du 10^e anniversaire de sa fondation l'Amicale des anciens combattants et résistants d'origine arménienne, désireux de rendre hommage, comme chaque année à la mémoire de leurs aînés A.C. et volontaires de 1914-18, tombés aux Champs d'honneur, sur tous les fronts de France, de ceux de la bataille d'Araba (19 septembre 1918 sur le front d'Orient), ainsi qu'aux combattants et résistants de 1939-45 avait organisé hier une cérémonie commémorative en l'église arménienne, 339, avenue du Prado, messe avec requiem célébrée par Monseigneur Vartanian, vicaire général des Arméniens du Midi de la France en présence des autorités civiles et résistants et de nombreuses délégations venues de Paris, Grenoble, Lyon et Nice.

A l'issue de la messe il fut procédé à l'inauguration d'une

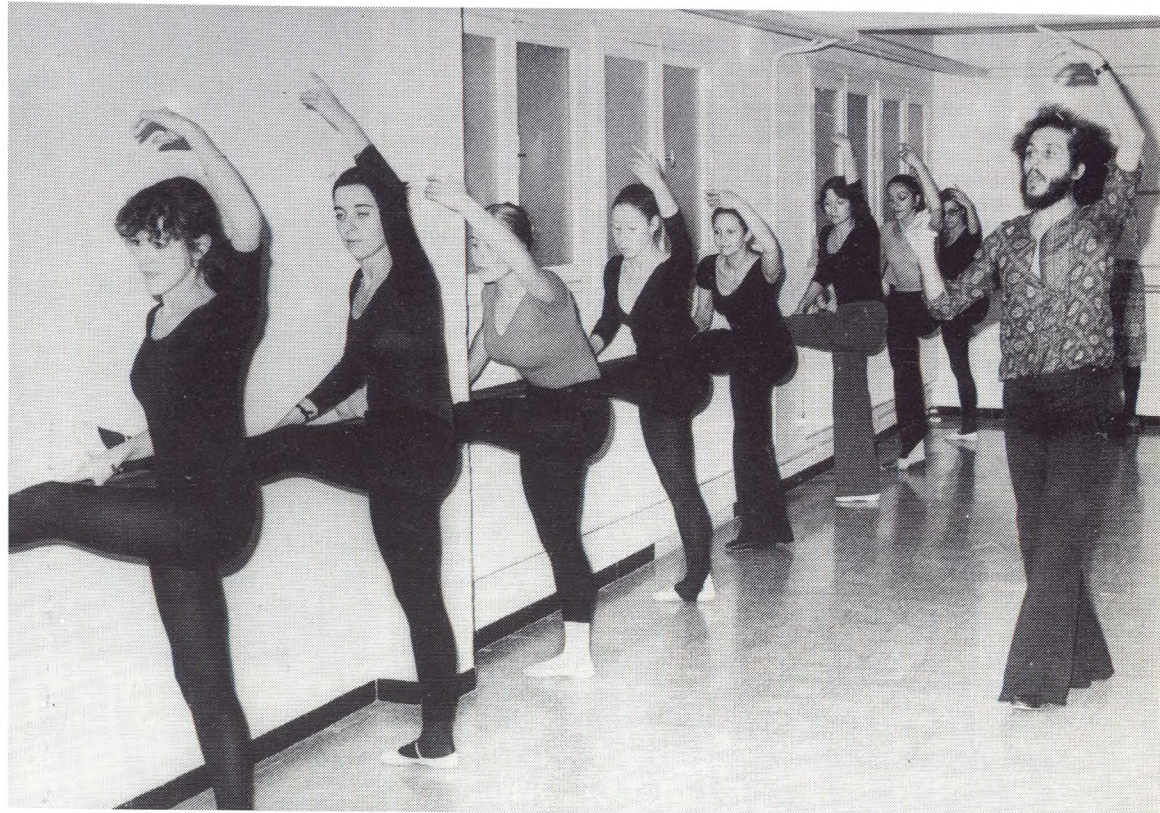
plaque et d'un dépôt de gerbe à la mémoire de vingt résistants morts pour la France durant l'occupation et la libération de Marseille.

M. Masi Henri, président de l'U.F.A.C. et du Comité de coordination, prononça une allocution dans laquelle il retraça le sacrifice des F.T.P.-M.O.I., à la lecture des noms la sonnerie aux morts était faite par le clairon du 53^e G.D. La plaque fut dévoilée par MM. Nasi et Altounian, de l'Amicale.

Un banquet eu lieu ensuite dans les salons de l'Alhambra, 340, boulevard Chave.

« La Marseillaise »
du 13 novembre 1977





Association des Arméniens de Martigues L'Etang de Berre

Le 14 janvier, à 21 heures
Salle du Grès
Soirée de danses arméniennes avec la Troupe E. BOLIKIAN.

Depuis le mois de septembre, Edouard Bolikian assure

les cours de danses arméniennes aux enfants et adultes de l'Association.

Jeune chorégraphe originaire de Marseille Bolikian joue un rôle important dans le maintien de notre patrimoine.

Par ses connaissances approfondies de la danse arménienne, il a réussi à lui redonner son âme véritable en l'épurant de ses influences turque, arabe ou kurde. Il agit

ainsi comme un mainteneur des traditions millénaires du peuple arménien.

Les jeunes arméniens ont découvert avec enchantement danses et musique de leurs ancêtres et sont prêts à assurer la pérennité d'une culture dans un monde où les minorités disparaissent lentement.

Beaucoup d'Arméniens et de non Arméniens seront au rendez-vous du 14 janvier 1978.

Enseignement de la langue arménienne à Gardanne

Promesse faite. Promesse tenue. (Voir "Arménia" n° 28 septembre 1977).

M. Méi, Conseiller général, Député suppléant, Maire de Gardanne et Instituteur, avait promis à la communauté arménienne de Gardanne la mise à disposition d'une salle de classe pour l'enseignement de la langue arménienne.

C'est chose faite.
Bravo M. Méi et merci.
Souhaitons que pareille initiative soit suivie dans toutes les communes à forte densité de citoyens français intéressés par l'enseignement de la langue arménienne.

Les cours auront lieu les mercredis après-midi et organisés sous les bons offices de l'UGAB, section Gardanne (Président : Ohan Daloyan) et M. Tchaderdjian.

Le Comité Permanent de l'Enseignement de la Langue Arménienne assurera le programme.

L'Union Générale Arménienne de Bienfaisance de Marseille organise

le samedi 28 janvier 1978 de 20 h. 30 à l'aube au CONCORDE PALM-BEACH 2, Promenade de la Plage 13008 Marseille

REPAS DANSANT

animé par Georges POLOCHIAN et son ensemble

Réservation : Jacques Chelislékian, Agence Wasteels, 87, La Canebière, Chaussures Jacky, 61, rue de Rome, U.G.A.B., 33, cours Pierre-Puget (l'après-midi).

Matinée littéraire à Issy-les-Moulineaux commémorant la naissance et la mort du poète Yéghiché Tcharents

Grâce à l'initiative d'un groupe de bibliophiles, une messe de requiem fut dite le 20 novembre à l'Eglise Armé-

nienne Sainte-Marie-Mère-de-Dieu d'Issy-les-Moulineaux, pour le 40^e anniversaire de la mort du poète Tcharents. La messe était immédiatement suivie d'une matinée littéraire dédiée à l'œuvre du poète, qui réunit, dans la salle « Nourhan Fréghian », quelque 150 personnes.

Mlle Kétchédjian donna tout d'abord quelques indications biographiques, retraçant les événements marquants de la vie du poète, depuis sa naissance en 1897 jusqu'à sa mort tragique, dans sa prison à Erévan, en novembre 1937.

Le conférencier du jour, M. Hrant Adjémian, prit ensuite la parole pour présenter et interpréter l'œuvre de Tcharents. M. Adjémian étudia le poète sous ses trois aspects — le lyrique, le révolutionnaire communiste et enfin le nationaliste — mettant en valeur le cheminement de sa pensée, qui va du marxisme à un nationalisme patent. Le conférencier finit par conclure que Tcharents, par son "message" incite le peuple à prendre conscience de son identité nationale. Concis et clair, le conférencier se montra fidèle

à la pensée du poète, et envisagea son œuvre dans sa totalité.

Un ensemble de six poèmes fut déclamé au cours de cette matinée littéraire par Mme Anahit Dévrénian, qui a certainement la maîtrise de son art, ainsi que par Milles Arpi Bodourian, Thérèse Kétkédjian et Rosine Tachdjian.

Pour terminer, le R. P. Norvan Zakarian développa le message de Tcharents : « Peuple arménien, ton seul salut, c'est ta force collective » en soulignant l'idée d'union qu'il recèle. Il exhorta finalement l'auditoire à ne pas se montrer indifférent à cet appel, et de partir en emportant ce désir d'union.

Ce fut en somme une matinée littéraire pleinement réussie, qui mérita largement la considération du public.

A. P.

Stambouliau, Grand Prix de Peinture

Au « Vieux Bassin » Nouvelle Galerie d'Art de la Ville d'Allauch (Bouches-du-Rhône - France), M. le Maire et le Président du Syndicat d'Initiative inauguraient le Vernissage du 50^e Salon d'Allauch. A cette occasion, comme chaque année, un concours est organisé par la Municipalité pour décerner le Grand Prix de Peinture. Le Grand Prix de Peinture 1977 a été attribué à Joseph Stambouliau pour sa toile « Paysage à Banon ».

« Arménia » lui adresse ses félicitations.

Distinction

Dimanche 27 novembre s'est déroulé un événement exceptionnel en l'église Saint-Tathéos du Vallon des Tuves à Saint-Antoine, à Marseille. Le Révérend Père Vatché Iknadiossian, auteur du livre « Asvadzadzin » (la Sainte Vierge) paru et rapidement épuisé au cours de cette année, a reçu la distinction « Dzairakoun » Vartabed, attribué aux ecclésiastiques d'un mérite exceptionnel.

Cette distinction lui a été conférée par S.E. Yériché Dérédrian, Patriarche de Jérusalem, au cours d'un voyage effectué par le R.P. Vatché, cet été. Le parrain de cette cérémonie était notre collaborateur M. Artakin Hagopian.

Le matin a eu lieu la partie religieuse. La Sainte Messe s'est déroulée en présence de Mgr Hagop Vartanian, Evêque de Marseille, représentant de Mgr Manoukian, délégué de S.S. le Catholico Vasken 1^{er}. L'église, magnifiquement décorée, était entièrement remplie par les nombreux fidèles, venus témoigner leur sympathie au R.P. Vatché.

L'office religieux fut particulièrement émouvant, tant par nos chants liturgiques exécutés par la belle chorale de l'église Saint-Tathéos que



par la présence simultanée de nombreux xdiacres venus des autres églises de Marseille collaborer à la réussite de la messe.

L'après-midi, un lunch fut servi par les membres du Conseil de l'église et leurs épouses à une très nombreuse assistance ; la salle retenue pour cette circonstance s'est avérée trop petite, tant était grande la foule venue de

Saint-Antoine et de La Viste.

Une ambiance typiquement arménienne a régné tout au long de cette fête. De nombreux discours furent prononcés par les représentants des églises et des associations de Marseille, ainsi que par Mgr Vartanian.

Toutes les félicitations de la part d'« Arménia » au R. P. Vatché Iknadiossian.

maison, d'origine française qui reconforte et encourage son mari dans son approche de l'arménité, plusieurs heures se sont déroulées, agréables, où l'on ressentait la chaleur des sentiments exprimés par les uns et par les autres.

On percevait l'étonnement, l'intérêt de ceux qui vivent loin de leur pays d'origine mais qui posaient des questions relatives aux problèmes posés aux peintres d'Arménie par l'art pictural.

Des projets d'expositions s'ébauchaient, des souhaits formulés par tous les peintres qui aimeraient tant que la Communauté arménienne s'intéressât un peu plus à leurs œuvres.

Les peintres présents à cette rencontre : Bergéo, Stambouliau, Irène Ohanian-Jullien, Pop-

christof n'ont sûrement pas regretté les heures passées en compagnie de Chahen Khatchadourian.

Après quoi, dans le cadre des activités culturelles, la JAF et de l'UCFAF, profitant de la présence de Chahen Khatchadourian, avaient organisé le soir vers 21 h. dans les salons de l'Hôtel Splendide, une séance de projection de diapos et une conférence sur la peinture arménienne du 19^e siècle à nos jours.

Une bonne assistance a suivi avec intérêt les explications fournies par Khatchadourian et admiré les tableaux des peintres arméniens de cette époque, dont la plupart sont inconnus des non-initiés.

Ceux qui s'étaient déplacés pour assister à cette manifestation n'ont pas eu à regretter leur déplacement. Par contre les autres ont perdu la possibilité de connaître un peu mieux l'art pictural arménien.

Il faut remercier les organisateurs de cette réunion d'avoir suscité cette conférence-projection et Chahen Khatchadourian qui par ses explications remarquables nous a permis de connaître ou de mieux connaître les Aivazian (Aivazosky), Sarian, Avedissian, Hagopian, etc...

A l'Olympia, à Paris, un grand spectacle arménien

A l'initiative de l'Union des Anciens Elèves du Collège Arménien Samuel Moorad de Sèvres une grande soirée artistique de soutien, en vue de la réfection du collège, a eu lieu lundi 28 novembre 1977 dans la grande salle de l'Olympia. La foule arménienne, nombreuse et enthousiaste, a fait honneur aux artistes et aux troupes de la soirée. Des gradins comblés, des applaudissements et des sifflements stridents dignes des grandes vedettes habituelles de cette salle : une foule arménienne en délire, première vedette réelle de ce programme.

En ouverture, la chorale mixte de M. Kevork Yanbékian, composée de la chorale du collège et de sa chorale personnelle, que toutes deux il dirige avec brio, a exécuté un répertoire varié, concis et de qualité : Hayots Achkharh, le célèbre Erevan Ereboundi composé par Haroutioun à l'occasion du 2.750 anniversaires d'Erévan, etc... La troupe Naïri, ensemble folklorique qui veut perpétuer dans la jeunesse la tradition de la danse arménienne, fit une excellente prestation notamment avec

**Votre Bulletin de vote
sera prépondérant en mars 1978**

N'attendez pas plus longtemps. Faites-vous inscrire, dès aujourd'hui, sur les listes électorales.

Si vous l'êtes, vous n'oublierez pas de

**VOTER LORS DES
PROCHAINES ELECTIONS.**

Chahen Khatchadourian une rencontre enrichissante

Mercredi 30 novembre 1977, les peintres d'origine arménienne de Marseille et des environs étaient conviés chez un de leurs confrères pour rencontrer un critique d'art, conservateur du Musée Martiros Sarian d'Erévan : Chahen Khatchadourian.

Grâce à l'accueil plein de sensibilité de la maîtresse de



« Vartanank », évocation fort réussie de cette bataille historique. Après les feux multicolores du folklore arménien, Michel Kricorian, accompagné de ses musiciens, offrira un récital de ses meilleures compositions, apportant la preuve à nouveau d'une très grande personnalité du monde de la chanson. A ce programme varié et fort bien réglé s'ajoutait la troupe Navassart qui exécuta quatre danses d'une très belle chorégraphie, finesse et exactitude (« Pert bar »), « Zanguézour », danse des bergers et danse des montagnards du Sassoun). Amusante et sympathique prestation que celle, ensuite, de Jacqueline Gauthier, Rosy Varte et Grégoire Aslan, trio de grands comédiens de la scène parisienne. Enfin, accompagné par l'orchestre de Bernard Dédéjian, Marten Yorgantz fit une belle démonstration de son talent, de sa voix, de son rythme par un récital de chansons populaires arméniennes parfaitement orchestrées.

Cette soirée, à côté de la présence de professionnels confirmés, Michel Kricorian et les comédiens que nous avons cités, a été celle de la jeunesse arménienne : démonstration éclatante d'une force et d'une vitalité. Un succès total au profit de la rénovation d'un collège arménien de tradition historique, le signe et le gage de la fusion de l'ancien et du nouveau.

J.-C. KEBARDJIAN

Hatchik Yilmazian, chef de chorale à Marseille

Depuis quelques mois, il y a du côté de l'Eglise Arménienne du Prado, à Marseille, une certaine effervescence. En effet, une Chorale Arménienne y sera bientôt créée, et cette nouvelle suscite dans la Communauté un grand intérêt.

Un long et intéressant entretien avec M. Hatchik Yilmazian nous a permis de mieux le connaître, et nous vous présentons avec plaisir celui qui sera à la tête de cette Chorale.

Hatchik Yilmazian est né en 1947 à Yeuzghat. Six mois plus tard, il quittait l'Anatolie avec ses parents pour Istanbul (où il restera jusqu'en 1969).

Après des études primaires à l'Ecole Sahagian Ounian à Samatia, et secondaires au séminaire de l'Eglise Sainte-Croix d'Uskudar, il entre au Conservatoire d'Istanbul, section chant.

Parallèlement, il suit des cours de philologie à l'Université et apprend le Grec et le Latin.

En 1967, il crée avec quelques-uns de ses amis, une chorale au sein de l'Eglise « Sourp Asdvadzadzin » à Istanbul. C'est la chorale Kat-

chadourian, où il donne un premier concert.

La chorale est alors composée de 31 membres. Au programme ; des œuvres pour chorale, de Komidas, Altounian Gérard Arslaniantz, Adnan Saidoun. Un second concert est donné en 1968 avec la même chorale et un programme identique, mais on compte alors 71 choristes.

En 1969, grâce à une bourse accordée par le Patriarche de Constantinople S. S. Kaloustian, et sur les conseils de son professeur de chant, M. Arslaniantz, il part en Allemagne, compléter ses études musicales.

Il reste deux ans à Boghoun, où il apprend l'allemand, et où il suit des cours à l'Université, section musicale. Puis il part à Dortmund, où il suit les cours de l'Ecole Supérieure de Musique.

En 1975, il obtient son diplôme de chef de Chorale, et en 1977, celui de professeur de piano.



Hatchik YILMAZIAN
en compagnie de son épouse
pianiste-concertiste.

Les trois dernières années, il a sous sa direction 3 chorales formées de choristes allemands. Il donne alors quatre concerts, et si au programme il y a des œuvres de Brahms et de Bach, il y a aussi des œuvres de Komitas et Yékmalian, interprétées par quatre solistes allemands.

Mais comment est-il arrivé à Marseille ?

A cause du Père Karekine Bekdjian. En effet, amis depuis longtemps, ils font leurs études ensemble à Istanbul, ils se retrouvent par hasard en Allemagne. Ils parlent encore, et toujours, de leurs grandes idées et de leurs projets d'avenir pour se rendre utiles à leur peuple. Puis le Père Bekdjian vient à Marseille, sans toutefois oublier un instant leurs projets. En effet, s'ils avaient initialement formé des projets pour la communauté arménienne d'Istanbul, il suffisait d'en former d'autres, quelques peu différents peut-être, pour la communauté arménienne de Marseille.

Ce qui était important, c'était travailler pour son peuple, et travailler ensemble, puisque l'union fait la force.

Ainsi, de Marseille, le Père Karékine, le pousse à quitter Dortmund pour Marseille. Il se montre bien persuasif, puisque M. Yilmazian quitte en même temps que l'Allemagne une situation matérielle et des conditions de travail confortables.

A présent, et ce présent nous intéresse beaucoup, le voilà à Marseille. Il a déjà eu l'occasion de travailler avec les Arméniens et il est conscient des problèmes que cela peut poser.

En effet, durant ces dernières années, il a pris l'habitude de travailler dans une stricte discipline, et il ne trouvera peut-être pas ces mêmes conditions de travail avec les Arméniens de Marseille. Qu'importe ! Il s'est donné deux objectifs précis à atteindre, et il mettra tout en œuvre pour les voir se réaliser.

Le premier de ces objectifs, c'est apprendre les chants religieux, la messe et toute une musique, à une jeunesse mal imprégnée de notre culture qui n'a pas eu l'occasion de s'en inspirer jusqu'à aujourd'hui.

Et après cela, présenter ces œuvres à toutes sortes d'auditeurs, aussi bien arméniens que français. En effet, pour ce musicien passionné, nos messes, nos chants et nos symphonies n'ont rien à envier en beauté et en harmonie à la Cantate de Bach ou à la Motete de Haydn ou encore à n'importe quel Oratorio de Haendel, Debussy ou Ravel.

Le second objectif est de cultiver au sein de notre jeunesse l'amour du chant, de l'union, de l'amitié, afin qu'elle soit unie fraternellement.

C'est de notre jeunesse actuelle que viendront les diacres et aussi les parents qui auront l'importante mission d'élever leurs enfants dans cet amour qu'on leur aura inculqué. Ainsi, apparaîtra toute une génération, que l'on peut qualifier de « positive », puisqu'elle aura en elle, encore vivantes les racines de notre culture.

Plus concrètement, les répétitions vont bientôt commencer et il attend beaucoup de ses choristes, qui seront amateurs bien sûr, mais qui devront vite maîtriser un certain nombre de techniques. A la base de tout cela, le solfège. Et M. Yilmazian est très optimiste ; lors des contacts qu'il a pu avoir avec les intéressés, ceux-ci lui demandaient spontanément de leur donner une structure solide au niveau du solfège. Ce qui montre avec combien de sérieux, chacun envisage de participer à cette chorale.

Ainsi, à chaque répétition, d'une durée de deux heures, une demi heure sera consacrée au solfège, une autre aux chants populaires et une heure à la messe. Et pourquoi pas

dans quelques temps, des répétitions consacrées à l'étude d'une opérette de Tchouhadjian ou d'un opéra de Dikranian.

Les répétitions auront lieu au Centre Culturel Arménien de l'Eglise du Prado, à des jours et heures qui seront prochainement fixés selon les disponibilités des membres participants. A ce jour déjà 120 participants, plus des enfants. Car il y a un projet à réaliser prochainement : une chorale enfantine.

Les statuts du Comité d'Organisation de la Chorale Sahag Mesrob sont à l'image du dynamisme des organisateurs. En effet, ils précisent que chaque invitation reçue des différentes églises arméniennes et associations de Marseille sera honorée, sans distinction aucune, dans la mesure où le calendrier de la chorale le permettra. Ainsi aux quatre coins de Marseille, nous aurons le plaisir d'écouter la Chorale Sahag Mesrob.

Nous vous souhaitons ce plaisir pour très bientôt.

Présentation de la chorale St-Sahag - Mesrop

Vendredi 2 décembre, à 19 h. 30, les candidats à la Chorale Saint-Sahag - Mesrop étaient conviés à un lunch servi dans un foyer culturel récemment terminé, derrière l'église du Prado.

Cette manifestation, très sympathique par l'atmosphère détendue et par la qualité de l'accueil, avait réuni, non seulement les futurs membres de la chorale autour de leur chef, M. Elmazian, accompagné de sa femme, mais les représentants de toutes les églises de Marseille, ainsi que plusieurs membres d'associations diverses.

M. Holopikian, porte-parole du Comité Culturel ; M. Babayan, président de la Chorale ; Mgr Vartanian, Evêque de Marseille, prirent tour à tour la parole. Enfin, M. Elmazian, dans un discours élevé, fit part de ses projets de façonner non seulement un ensemble voué à l'interprétation des chants liturgiques, mais aussi ouvert à tous les genres de musique, religieux ou profanes, d'origine arménienne ou non, de façon à ce qu'il puisse répondre à l'appel de n'importe quelle église, mais aussi de donner des concerts chaque fois que cela sera possible.

Puis des groupes se formant, on bavarda très longtemps autour du buffet où M. Tcherpachian, président du Comité Culturel et son épouse répondaient aux questions qui leur étaient posées.

Excellente soirée placée sous le signe de la détente et de la collaboration fructueuse de toutes les églises de Marseille.

SAMEDI soir, 10 décembre, l'Arménie était en fête dans la vaste salle du Palais des Congrès de Marseille et dans le cœur de tous les Arméniens :

— de ceux qui la connaissent déjà, pour y avoir vécu avant de venir en France ;

— de ceux qui, profitant d'un voyage organisé, ont pu éprouver le choc sentimental provoqué par une telle rencontre ;

— de ceux qui, n'y étant pas encore allés, par suite d'empêchements de toutes sortes, iront certainement, un jour ou l'autre, se recueillir sur la terre renfermant tant de vestiges de leur histoire et de leur culture.

Dans un esprit d'ouverture et de renouveau, le Comité pour la commémoration du 57^e anniversaire de la R.S.S. d'Arménie, avait invité Arménia à collaborer à la mise sur pied de cette manifestation, placée, cette année, sous le signe de la « Fête de de l'Arménie ».

Notre journal n'a pas failli à son objectif d'union avec toutes les organisations de notre Communauté, dans les grandes circonstances, lorsqu'il est invité par l'une d'elle à y participer.

Bien qu'il règne un esprit démocratique de tolérance dans son conseil d'administration, l'adhésion de notre équipe à la participation d'une manifestation ne se fera jamais aux dépens de la ligne de conduite tracée au fil des articles parus dans « Arménia », bien entendu.

La préparation de cette fête, avec le lot habituel des difficultés accompagnant ce genre d'actions, mit en relief la parfaite harmonie existant au sein du Comité, cet état d'esprit provenant de la volonté de toutes les parties composantes d'aboutir à un accord acceptable par tous. Quelques petites concessions de part et d'autres, quelques sacrifices minimes d'amour-propre, est-ce trop pour que la fête

de l'Arménie fut digne de notre petit, lointain pays d'origine, mais qui est si proche et si grand dans nos cœurs.

Le résultat du travail collectif fourni s'est fait sentir, dès 20 heures, une heure avant l'ouverture de la fête, par le flot ininterrompu de participants qui remplit bientôt les lieux.

Devant une salle archi-comble, M. Miranian Ludovic salua l'assistance, en demandant à ceux qui étaient attentifs à ses paroles d'écouter tout d'abord les hymnes nationaux.

Les questions idéologiques étant absentes de la manifestation — nous ne pensons pas que le lieu et l'esprit dans lequel avait agi le Comité d'organisation permettaient de les aborder — M. Miranian reprit la parole pour informer le public, dans son style particulier, de la signification de cette fête commémorant un événement écrit dans l'histoire, survenu le 29 novembre 1920, date de l'entrée de la République indépendante d'Arménie dans ce qui allait devenir, plus tard, l'Union des Républiques socialistes et soviétiques, ce qui lui a assuré sa sécurité, jusqu'à nos jours, vis-à-vis de sa voisine, la Turquie, qui envisageait sa complète destruction.

Le discours de M. le Professeur Feydit, connu de tous les Arméniens, mais qui restent, chaque fois, ébahis de l'entendre parler un Arménien aussi châtié, fut émouvant à l'extrême. Ayant pour fond de scène l'énorme affiche éditée pour cette soirée, reprenant le thème de la publicité faite autour de la commémoration, l'orateur développa, dans une langue merveilleuse, les étapes de progrès accomplies par le pays, toujours dans un état tragique, à cette date, parce qu'il n'avait pas eu le temps matériel et la paix nécessaire pour le faire, avant. Et reprenant l'une de ses phrases, « faire pousser la vigne et le pommier sur cette terre aride pouvait paraître impossible, mais le peuple arménien, acharné, opiniâtre au travail a réussi ce prodige », nous ajoutons,

« pour s'en convaincre, il faut aller le voir là-bas ».

Il fut unanimement applaudi.

Le délégué du Consul général d'U.R.S.S. à Marseille clôtura la partie « officielle » du programme, et la fête commença.

Le chanteur Norayr, interpréta les chants du pays avec un certain talent, Mme Elmira Haroutiounian-Pehlivanian fit ressentir la suave beauté du canone, Martin Yorgantz, avec un en-

LA FETE DE L'ARMENIE

train endiablé, accomplit l'exploit de descendre dans la salle, parmi les spectateurs, pour les faire chanter avec lui. Les claquements de mains l'accompagnèrent jusqu'au bout. Alors le plus beau fleuron de la J.A.F., l'Ensemble folklorique Araxe et Sassoun, apporta la magie de la danse, mise en valeur par les costumes chatoyants, la grâce incomparable des jeunes filles avec les gestes élégants des mains, la virile prestation des hommes. La musique contribua beaucoup à l'ambiance extraordinaire créée par l'ensemble.

Le tirage de la loterie, aux nombreux lots fournis par nos peintres, clôtura la fête.

Que tous ceux qui ont participé à cette manifestation, et qui par leur présence, leur travail ont contribué au succès de la fête de l'Arménie soient remerciés, et que particulièrement les peintres, dont les noms suivent par ordre alphabétique, soient félicités pour leur générosité et leur esprit arménien avant tout : Bergeo, Mlle Etmekdjian, Mme Christof, Stam-boulian.

Jacques CASSABALIAN

CONFISERIE GENERALE EN GROS

DRAGEES - ARACHIDES
TORREFACTION ET AUTRES SALES

**MAISON
NAJA**

8-12, Rue de l'Arc — 13001 MARSEILLE

☎ (91) 54.05.69

DEPANNAGES

OK

50-50-50

Fonds A.R.A.M



poésie

ՀՈՒՆՆԵՆՆԻ ՇԻՐԱԶ

OHANNES CHIRAZ



19

Fonds A.R.A.M

avant-propos

par J.-J. LAFDJIAN

LA traduction de l'interview que vous allez lire ci-dessous, interview d'Ohannès Chiraz, par le poète Harutyun Hovnathann, a paru en juin 1974, dans la célèbre revue littéraire arménienne « Karunn », paraissant à Erévan, en Arménie. Avant que vous abordiez cette lecture, nous aimerions vous donner une brève biographie de l'illustre poète que nous pouvons considérer comme le plus grand des poètes arméniens vivants.

Ohannès Chiraz est né en 1914, à Léninakan (ancienne Alexandropol) en Arménie. Son père était maraîcher, et il subvenait à peine aux besoins de la famille. Il avait six ans lorsque son père mourut. Sa mère le mit en apprentissage auprès de divers artisans de la ville, mais le jeune Ohannès n'aimait aucun métier. Il ressentait au fond de lui-même une vocation de poète. Dans la fonderie où il travailla en dernier il s'occupait plus de littérature que du travail proprement dit.

C'est en 1934 que parut sa première œuvre « Karnanamud » (« La venue du Printemps ») qui attira sur lui l'attention des milieux littéraires de la capitale. En 1935, il publia « Siamanto et Khetjézaré », un poème inspiré d'une légende populaire

arméno-kurde. Il fut admis en 1937 à l'Université d'Etat qu'il termine en 1941. Les œuvres littéraires qui ont suivi furent « Morceaux choisis », en 1949, « Chant pour l'Arménie », « Livre de Chants », « Lyrique », « Poèmes » (1954), c'est dans cette dernière œuvre qu'est inclus « Siamanto et Khatchézaré », avec cette nouvelle orthographe pour Khatchézaré, le poème a été ici revu et corrigé. « Lyre d'Arménie », en 1958, qui contient les œuvres lyriques du poète jusqu'à cette date-là, après que ces œuvres aient été reprises après la mort de Staline. Puis vinrent « Ani », un poème inspiré de l'histoire tragique de la nation arménienne, une page glorieuse et sombre à la fois, de l'Arménie. En 1961, parut une œuvre intitulé « Des poèmes » dont le contenu est écrit avec une psychologie enfantine.

Ohannès Chiraz a écrit, depuis, beaucoup d'autres œuvres dont certaines sont citées dans l'interview ci-dessous. Il vit actuellement à Erévan, en Arménie, et représente une des fiertés de ce pays au même titre que ses réalisations les plus chères. Ohannès Chiraz est un phénomène des lettres arméniennes et un géant de la poésie mondiale.



interview

par le poète Harutyun HOVNATHANN

— Cher Ohannès Chiraz, selon vous qu'est-ce que la poésie ?

— Ce qu'est le désir quand une chose manque, le désir après l'absence de la mère, le désir de la patrie, suivant l'âge de la bien-aimée. La poésie est ce qu'est le rossignol parmi les oiseaux, le rossignol au moment où il supplie de désir. Et comme le chant du rossignol est intraduisible (c'est-à-dire que la colombe ou le vautour ne peuvent répéter le doux chant du rossignol), ainsi la poésie est inexplicable. Comme il est facile de dire qu'elle est le fruit de conditions extérieures, des voix intérieures, des images, des comparaisons, mais tout cela est insuffisant, l'auditeur reste sur sa soif et se demande qu'est-ce que la poésie ?

— Si c'est possible veuillez simplifier votre pensée.

— Plus simplement, supposons que vous rencontriez dans l'obscurité la sculpture d'une tête ravissante de jeune fille, l'étreindriez-vous ?

— Certes non !

— Le secret se trouve dans ce non, alors que vous auriez sans aucun doute étreint cette jeune fille si elle avait été réelle. Quelle en est la raison ? La vie, du sang le saint secret, le sang qui change les lèvres en cerises revêtues du charme de l'été, le sang qui à travers les yeux fait jaillir l'émotion et les sentiments. Voilà ce que je crois être la poésie. Cette chose qui vous attire comme un aimant, cette chose qui vous appelle tels les yeux de la jeune fille.

— Toutes ces choses se trouvent-elles dans le classique ?

— Bien sûr !

— Mais que diriez-vous au sujet de l'ancien et du nouveau ?

— J'ai une poésie qui se termine ainsi :

« Quel que soit le monde qui succède à ce monde,

Il n'y a pas pour le Parnasse d'ancien et de nouveau ».



C'est-à-dire que la rose éclose mille ans auparavant a libéré la même senteur que celle d'aujourd'hui. Mille ans auparavant le lis était blanc, aujourd'hui il est immaculé. Il y a mille ans l'abeille butinait le miel des fleurs, et il en est de même aujourd'hui. Il y a mille ans les sources ointes de senteurs minérales le sont toujours, et éternellement il en sera ainsi. La pluie tombera toujours du ciel, comme la pousse sortira toujours de terre. C'est pourquoi on a dit durant des siècles, parlant du poète, qu'il avait reçu un don de Dieu.

— *Est-ce que vous incluez la poésie nouvelle ?*

— On ne peut qualifier de poésie des lignes comblées de pensées, quelles que soient les pensées profondes que vous aligniez, cela sera quand même une poésie estropiée.

Aristote disait que « la poésie est pensée » mais la pensée n'est pas poésie quelle que soit la peine qu'elle se donne ou quelle que soit la profondeur de sa vigilance... je peux vous l'imager en faisant une comparaison, prenons par exemple un paysan qui coupe des pommes et en ôte les pépins, puis, après avoir placé ces pépins dans un panier se présente au marché et s'adresse aux passants en criant : « Je vends des pommes, des pommes... » qui les lui achètera ? En ne voyant que les pépins de la pomme les gens ne riront-ils pas ? Je veux dire par là que la pomme avec son noyau, sa peau embaumée rose ou rouge, qui semble vous inviter, telles les lèvres de la jeune fille, n'est pomme qu'avec sa douce chair, dans son entier, complète, sans défaut, divine. C'est ainsi que doit être la véritable poésie. La pensée qui doit être le noyau de la poésie doit être cachée dans les profondeurs et ne doit pas être grossièrement exploitée. Si seulement la pensée était poésie alors Aristote aurait été le plus grand des poètes.

La racine de la fleur c'est la pensée que vous ne sentirez pas comme la fleur proprement dite, mais la fleur elle-même vous la presserez sur votre poitrine. La poésie est la fleur qui cache en elle sa racine, la pensée.

Les écrits nouveaux perdent beaucoup en simplicité, si il y a la profondeur en l'absence de la simplicité, cette profondeur est très peu encensante. A mon avis la poésie doit être aussi simple que profonde et aussi profonde que simple. C'est-à-dire non tape-à-l'œil. Je ne voudrais pas oublier d'autre part la perte dans la poésie moderne de la musicalité, qui est à elle seule la reine dans ce qui forme la poésie.

A mon avis si l'on peut comparer la tête des poètes modernes à une coupe, celle-ci est pleine de pensées alors que celle du cœur est vide de sentiments, ainsi arrivent-ils à une sécheresse du chant.

— *Donc vous n'êtes pas moderniste !*

Je le suis et ne le suis pas. Celui qui approfondira mes œuvres confirmera sans doute cette

pensée. La nature est éternelle à un tel point dans ses multiples formes qu'il semble que l'œuvre des modernistes soit produite par ces derniers en guise d'arme de protection comme pour compenser une faiblesse.

Nous avons vu le modernisme dans les sciences, l'homme est arrivé sur la lune, mais sur le Parnasse il n'y a pas un seul poète inspiré qui ne diffère de beaucoup des poètes de l'Antiquité.

— *Les critiques disent souvent que la langue de tel ou tel écrivain est à l'image de notre langue en général. Que pensez-vous de cela ?*

A ce sujet je me suis exprimé lors d'un congrès d'écrivains et j'ai dit ceci : « Qu'aucun écrivain ne pouvait accumuler en lui toute la richesse d'un peuple ». Notre langue, la langue de la nation arménienne, n'est pas seulement la langue de Toumanian, ni celle d'Issahakian, ni celle de Derian, ni celle de Varoujan, ni celle de Sayat Nova ou celle de Pétros Tourian, et même pas celle du génial Grégoire de Nareg, mais la langue arménienne est un bouquet formé par toutes ces langues. Tels des jeunes gens revenant des champs et ramenant des bouquets, dans l'un de ces bouquets vous trouverez en abondance la rose et le lys, mais dans l'autre vous ne les trouverez pas. Dans le bouquet d'un gamin se trouveront à profusion le nénuphar et le narcisse comme dans celui d'un autre trôneront l'iris et le lilas, ainsi notre langue est le réservoir dans lequel puisent l'ensemble des écrivains de notre nation.

Chacun des grands écrivains est semblable à une grande rivière : chacune d'elles venant des hauteurs d'une montagne différente, créant la mer de notre langue maternelle. Pourquoi pour avoir encensé tel ou tel écrivain appauvririons-nous notre langue ? Je peux citer des arménologues mondialement connus, tels que Antoine Meillet, Iossif Markwart, Gutschmidt, Langlois, qui ont établi que parmi les 2.700 langues maternelles, la langue arménienne avec sa richesse en mots, sa prononciation, sa finesse et sa force imagée est l'une des cinq meilleures.

— *Dans ce qui est national et dans ce qui appartient à l'ensemble de l'humanité quelle différence trouvez-vous ?*

— Presque aucune différence, lorsque les parents arméniens perdent un enfant qui leur est cher ils sont aussi désolés que les parents géorgiens dans le même cas. Lorsque né un enfant français, ses parents ont la même joie que les parents arméniens. Autant les peuples sont différents quand on les regarde superficiellement, autant ils sont semblables quand on approfondit son regard. Il n'y a pas de peuple qui ait le sang bleu et d'autre dont le sang est jaune. Et puisque la poésie est une considérable sincérité et une considérable sensibilité, la poésie arménienne est capable d'émouvoir les Fran-

OHANNES CHIRAZ

Մի քանի տարիներ չէր կարծիք ունեւոր
Տրուած ինչո՞ք երբեք միայն ինչո՞ք ինչո՞ք
այնպէս ինչո՞ք :

çais, comme moi je suis ému par la poésie de ces derniers. Quel est l'Arménien qui n'a pas été charmé par « La Rose » de Goethe ?

— *Il est vrai que je me souviens de ces mots de l'académicien et critique français Pierre Paraf concernant l'un de vos poèmes « Le Chef d'Œuvre de Dieu », ce dernier disait que votre poème avait : « des accents panthéistes hugoliens, attachant l'auteur avec sa lyre, assimilant le chant lyrique de l'Arménie à celui de l'Univers, à celui de l'Humanité », est-ce que vous approuvez cette opinion ?*

Bien sûr, si chaque œuvre nationale n'était pas aussi pour toute l'humanité, les poèmes de Firtoussi ne nous émouvraient pas plus que Grégoire de Nareg ou Koutchag ne pourraient émouvoir les Français. Mais malgré cela si chaque nation ne mettait son sceau sur cette poésie cette dernière serait sans personnalité, sans âme. Même entre les raisins d'Arménie et les raisins de notre voisine la Georgie il y a une différence. Deux ruisseaux ne gazouillent pas de la même façon. Il en est de même des chants et de l'art de deux nations.

— *Quel est votre opinion au sujet du réalisme ou du romantisme ?*

Quelle que soit l'œuvre, si elle vous émeut, elle porte en elle les deux. Les œuvres privées de sensibilité sont de bois ou semblables à une rose de papier. Quel son émettra une œuvre ? Sans la languette la cloche ne peut sonner. Il faut de la sensibilité coup sur coup et encore de la sensibilité, telle la languette de la cloche la heurtant. Tels les battements du cœur produisant un bruit ou un soupir, un chuchotement ou un rugissement, ainsi doit être l'œuvre spontanée de l'art. Il est évident que la véritable poésie n'est acceptable qu'avec le mortier du romantisme. Si la languette de la cloche peut être comparée au réalisme, la cloche proprement dite est le romantisme.

— *Vos œuvres ont-elles été comprises et appréciées ?*

— Laissez-moi vous dire sans fausse modestie que de mon adolescence à ce jour, c'est-à-dire en près de 45 ans, mon œuvre n'a exprimé qu'une couleur ou deux de l'arc-en-ciel. Les critiques en particulier n'approfondissent pas les autres couleurs, car j'ai chanté non seulement le Massis et l'Aragatz, j'ai soupiré après Ani et le Lac de Van, mais j'ai écrit « Le Chef d'Œuvre de Dieu » et « Chant Universel ».

— *Il est difficile de comprendre votre mécontentement, n'est-il pas vrai que vos livres, même lorsqu'ils sont publiés à 100.000 exemplaires, sont immédiatement épuisés. Comme avait écrit Kurkenn Maahari « ils sont épuisés tel le pain au moment de la famine », serait-ce là un silence ?*

Naturellement pas, je pensais au silence des critiques. Je crois qu'il y a même parmi eux, ceux qui écoutent la voix des lecteurs semblable à une

mer immense. Je voudrai citer un exemple assez triste, j'ai été le premier à écrire à propos de la paix non seulement des poésies mais des poèmes. Je citerais « Epopée de la Paix », ce poème qui comprenait quatorze pages et plus de 360 mots, aucun critique, ni verbalement ni par écrit ne l'a cité. Seulement la balance d'or de la justice c'est le peuple. Le critique est un passager, mais le peuple un tamis colossal, un tamis céleste. Il en est de même de la nature : ornez le versant d'une colline d'innombrables fleurs multicolores en papier, alors que de l'autre côté se trouvent de véritables fleurs, vous verrez où l'instinct naturel des abeilles les conduira ; l'essaim des sages abeilles arrivant de loin passera d'un trait au-dessus des roses de papier et s'abattra de l'autre côté du versant s'abreuvant du nectar. Il en est de même du génie inculte du peuple qui ne se trompe jamais et qui laisse les Chiraz pour monter au sommet des Nareg, des Shakespeare, des Firtoussi.

— *Autant qu'il nous est permis de savoir vos poèmes tels « Les Bibliques », « Le Chef d'Œuvre de Dieu », « Lyre d'Arménie », « Un monument à ma mère », « Siamanto et Khetjézaré » ont été traduits non seulement en russe, mais en français, arabe, persan, anglais, tchèque, chinois, géorgien, kurde... et en de nombreuses autres langues. Comment ont-ils été traduits ?*

Il aurait été bon que je connaisse plusieurs langues pour qu'au moins je puisse remplir pleinement la coupe que vous me présentez. Cependant lors d'une rencontre que j'ai eu à l'Institut des Langues Etrangères d'Erévan, un groupe d'étudiantes ont récité des traductions de mes poésies et des fragments de mes poèmes. Je peux dire que les déclamations sonnaient bien à mon oreille ; il en était ainsi pour presque chaque morceau. Il me semblait entendre de subtiles compositions musicales interprétées par des instruments différents (j'entends par là différentes langues). Il me semble entendre, jusqu'à ce jour les rimes et les sons de langues telles que l'espagnol, l'arabe, le persan, le français, avec des ondulations musicales personnelles à chacune d'elles. Les impressions que j'ai reçues à ce moment-là sont des témoignages tant soit peu favorables aux opinions exprimées concernant les traductions en dehors de la patrie.

— *Est-ce que vous personnellement vous traduisez ?*

— Pourquoi ne traduirai-je pas ? Vous êtes poète et vous n'avez pas lu mes traductions ! Dans mes morceaux choisis vous pouviez lire « La Chanson de Galachnikov » de Lermontov ou « La fuite de Moscou de Napoléon » de Victor Hugo., que j'ai traduit du russe en arménien. J'ai également traduit quelques morceaux de Pouchkine.

— *Pouvez-vous nous entretenir au sujet de vos débuts littéraires ? D'où avez-vous commencé ?*



— Mon début remonte aux seins de ma mère avec les baisers de mon père. Cependant on ne récolte que ce que l'on sème. Comme il est connu que le chêne prend ses racines dans la terre, de même la poésie prend ses racines dans la chaumière de la patrie. Le début même de ma poésie est la terre mère, la langue maternelle, la sauvegarde de notre langue, la conviction de la pérennité de notre nation. Ajoutez à tout cela des sentiments immortels envers l'humanité. Vous comprendrez tout cela en lisant mon poème « Chant Universel ».

— *Ecrivez-vous lorsque vous êtes en joie ou en tristesse ?*

— Lorsque le cœur pleure les yeux ne peuvent rire, en cette circonstance là ne cherchez pas de poésie. Lorsque la brume ou l'épais brouillard couvrent la beauté du Massis, les yeux s'impatientent et supplient : « découvre-toi Massis, découvre-toi, disparais ma peine, disparais ». Même si la joie peut se transformer en poésie il lui faut une goutte de peine liée à une goutte de larme qui s'unissant au trévaillage de joie d'un rayon de lumière peut donner naissance à un arc-en-ciel, mais cette poésie si elle est sans doute aussi belle que l'arc-en-ciel, elle est aussi fugace que cette dernière.

— *Que vous rappelez-vous de votre enfance ?*

— Je me vois flânant dans nos champs tout au long des vallées fleuries, et avec la terre glaise qu'il y avait le long du fleuve fabriquant de petits personnages puérils. J'aimais beaucoup les chiots, mais tout cela a disparu avec le martyr de mon maraîcher de père.

— *Si un miracle s'accomplissait, échangeriez-vous votre enfance malheureuse contre une enfance heureuse ?*

— Oui et non. Les deux sont nécessaires. Vous me posez une telle question !... elle cadence ma bouche. Pour avoir la vie devant moi j'aimerais tomber ou retomber dans l'enfance, même errant de porte en porte comme un chaton abandonné. Pour ne pas me souvenir que des massacres ont été perpétrés contre notre nation et qu'il existe à Dzidzer-nagaperth un monument de granit dans lequel les larmes se sont pétrifiées, j'aimerais reprendre sur mon épaule ma cruche de vendeur d'eau.

— *Quelle valeur a pour vous le mot ?*

— La valeur qu'a la canne pour le boiteux. La valeur qu'a le pont au-dessus d'un fleuve fougueux. La valeur qu'a le martelet tombant sur le fer roussâtre créant le soc et l'épée. Et plus que tout cela le gamin qui dirige l'aveugle. La valeur qu'a le zéphyr transportant l'âme de l'arbre mâle à la fleur de l'arbre femelle (le pollen) sans quoi aucun arbre ne peut donner de fruits. Même le mot le plus courant est un miracle lorsqu'il est employé là où il faut.

— *Quels sont vos frères spirituels ?*

— Mon peuple.

— *Je pensais aux écrivains.*

— J'aime Grégoire de Nareg et je regrette de n'avoir eu la chance de le lire que très tardivement. Mais désormais les traductions en arménien moderne de Megherdij Khéranian et Wasken Kévorkian sont toujours sous mes yeux. Je trouve que Grégoire de Nareg est le plus grand poète du monde, mais j'ai presque autant d'admiration pour Shakespeare.

— *Parmi les grands écrivains arméniens du passé qui avez-vous rencontré ?*

— J'ai eu la chance de rencontrer Shirvanzadé auquel Alazan et Totoventz avaient présenté le manuscrit d'une de mes œuvres « Karnanamud ». Il avait voulu me rencontrer. Mesrop Mérujan m'attrapa par le bras et me traîna jusqu'à l'hôtel, mais lorsque je vis de loin la tête de lion à crinière blanche, avec deux yeux bleus semblables à des lacs, je fis un bond en arrière. Plus tard j'ai entendu dire qu'il avait dit : « Ce garçon est-il sauvage ? ». Mais un autre jour lorsque Alazan réussit à me présenter à lui, alors qu'il avait mis sa main sur ma tête en prononçant des mots gentils et que je l'écoutais émerveillé, les yeux fixes je regardais la tête et le pommeau en argent de sa canne, et c'était tellement beau que m'oubliant tout-à-fait je lui demandais : « Est-ce vous qui l'avez composé ». Il éclata d'un rire dans lequel s'engloutit le visage sévère de Shirvanzadé. Le plus fort de tous à rire était Vaan Totoventz qui m'avait fait part auparavant de la bonne impression qu'avait eu Shirvanzadé au sujet de la première des mes œuvres à être éditée. Mon œuvre fut éditée avec un avant-propos de l'inoubliable Alazan. L'avant-propos contenait ma biographie en 63 pages. En ces jours, le directeur artistique de la Maison d'édition Bedhrad était Tcharentz. Il avait contré Alazan en lui disant : « Que faites-vous là, ne dirait-on pas que vous publiez un classique, une introduction si longue pour un adolescent ! ». Et Tcharentz ramena les 63 pages à 23. Mais les gens qui liraient ce livre maintenant ne trouveraient plus que trois pages. Tcharentz en cachette d'Alazan était allé à l'imprimerie et avait supprimé encore 20 pages, en en laissant que trois. J'ai appris tout cela beaucoup plus tard, le grand poète n'avait pas voulu pour moi une gloire prématurée. Telle a été ma première rencontre indirecte avec Tcharentz. Je ne l'avais pas encore vu, mais j'avais entendu de jeunes poètes dire qu'il désirait me voir, et voilà qu'un jour de cet automne d'or de chez nous je me suis rendu chez Tcharentz avec R. Zarian.

Est-ce vous Onnig ? me dit Tcharentz. Je me suis étonné de m'entendre appeler ainsi puisque j'étais déjà connu sous le nom d'Ohannès Chiraz et que seul Alazan m'appelait Onnig. A cette époque là un bruit avait couru me présentant comme non-lettré. C'est pour cette raison là, sans doute, que

OHANNES CHIRAZ

Tcharentz s'adressa à moi pour la seconde fois en me demandant :

— Qu'avez-vous lu de Pouchkine ? Je n'ai pas répondu et il continua :

— Connaissez-vous « Eugène Onéguine » ? Je ne l'avais naturellement pas lu, la traduction arménienne n'existait pas. Je répondis : « c'est trop long ». Tcharentz sourit et dit : « Est-ce que « Siamanto et Khetjézaré » n'est pas long pour que vous l'avez adressé à un concours ? Et de moi qu'avez-vous lu ? »

Je répondis : « Les foules sont devenues folles » qui se trouve dans notre livre d'étude ». Tcharentz sourit, et je rajoutai aussitôt : « mais ce qu'il y a de mieux de vous c'est : « De ma douce Arménie ».

— Où est-ce que vous l'avez lue puisque cette poésie ne se trouve dans aucun de mes recueils. Je répondis dans les « Perles littéraires ».

— Cher adolescent, cher Onnig, me dit-il, cette poésie comme « Siamanto et Khetjézaré », fait partie des étapes dépassées.

Je m'étonnai en moi-même et compris pour quelle raison on avait donné un prix à mon poème « Siamanto et Khetjézaré » mais on n'avait pas donné le nom de poème à cette œuvre dans la presse (j'avais reçu 200 roubles). Tout-à-coup son épouse fit irruption et nous précisa que c'était l'heure de se reposer pour Tcharentz. Et en effet Tcharentz s'allongea sur le canapé aux couleurs de l'arc-en-ciel, et, me sembla-t-il, sombra dans le sommeil en un instant. J'ai regardé longuement son teint jaune et livide, et comme je passai à côté de lui, étendant sa main, également jaunâtre, il attrapa ma main gauche qu'il serra fermement et me dit quelque chose dont je ne me souviens plus...

Tcharentz retira sa main et ses yeux se refermèrent. Je sortis.

J'avais appris que Neuwarth, la fille de Toumanian, se trouvait à Erévan, dans un hôtel. J'ai désiré la rencontrer, comme pour remplacer le fait que je n'avais pas connu son père, pour combler ce manque. Neuwarth avait le visage et les yeux de son père. Lorsqu'elle su qui j'étais, elle s'exclama : « que n'êtes vous venu plus tôt, j'avais ici Tcharentz et l'avocat Maître Krikor Zuppar. Eghishé nous montra, les sortant de sa poche, vos trois poésies. Il les avait obtenues d'Alazan et les avait recopiées. L'une concernait le Niagara, l'autre avait pour titre « Je n'ai pas connu l'autre monde », je ne me souviens pas du troisième ».

Tcharentz lui avait dit : « Ce garçon ne volera sous les ailes d'aucun d'entre nous ».

— *Encore une question, que pensez-vous des nouveaux noms de la poésie, les lisez-vous ?*

— Bien sûr. Celui qui va sur la plaine de l'Ararat embrassant le Massis avec les yeux de son cœur peut-il oublier les collines. Il tend même de toute son âme à pénétrer dans les vallées qui sont invisibles. Il est vrai que l'Arménie est comblée de bonnes grâces. En 1957, à un congrès des Écrivains qui succédait au décès du grand Issahakian, Kurkenn Maahari fit ressortir qu'avec la mort d'Issahakian le cercle de la poésie lyrique, charmante et tendre était clos. Je lui ai répondu que non. Il est évident que le Massis est un volcan éteint, mais la sainte matrice du peuple arménien est en perpétuelle

action, et de cette action en sortiront de nouveaux Issahakian ; elle est même capable de renouveler le biblique Nareg. Mais il ne faudrait pas que l'orgueil détériore l'âme de notre jeune littérature, détériore les bonnes grâces que la nature a accordées. N'est-il pas vrai que les eaux descendant de la cime des montagnes sont considérablement limpides, pures, édifiantes, potables. Mais lorsqu'elles descendent dans la turpitude orgueilleuse, elles se troublent et deviennent imbuables. Il en est de même de l'homme et plus encore de l'homme poète. Bien sûr, on dit que les enfants ont enterré sur l'Olympe leurs pères velléitaires, mais je crois que les véritables nouveaux poètes, ceux bien nés, ne mépriseront pas, ne négligeront pas les géants nés avant eux. Ce sont seulement les petits, ceux qui se donnent beaucoup de peine, qui tendent à tirer un rideau sur le passé, mais il semble qu'ils ne savent pas que lorsque se lève le soleil les étoiles s'effacent. Depuis toujours les petits oiseaux que la nature a fait naître sages deviennent des aigles, puisque la bonne nature avant leur naissance même avait construit leurs nids au sommet des montagnes. Il n'en demeure pas moins que tels des bœufs sur les terres en friche de la chance et de l'espoir ils tirent la miséricorde de la lyre.

— *Comme Shirvanzadé, Issahakian, Tcharentz, Alazan se sont occupés de vous, est-ce que vous vous conduisez de même envers les nouvelles pousses ?*

Evidemment, beaucoup viennent me voir, beaucoup m'adressent leurs prémices par lettre, et d'autres qui sont judicieux, beaucoup plus connaisseurs et non-apathiques, je pense, m'écoutent et créent considérablement. Mais que dire lorsque quelqu'un fait le bien et s'en souvient et quand son âme ce bienfait amoindri sa valeur. Et même parfois ce dernier, d'une manière irréfléchie, s'énorgueillit d'avoir sauvé une personne qui se noyait ou d'avoir arrosé la pousse qui doit devenir demain une fleur. Mais il est nécessaire de rappeler ici une citation très sage des Grecs : « Les bienfaits ne restent pas impunis ».

Je pense que je vous ai fatigué, je vais terminer par ce qui suit ; la littérature de chaque nation est semblable à une forêt non pas créée par la main de l'homme, mais à une forêt sauvage. Les nations grandes ou petites fleuriront avec leur langue maternelle et avec leur culture, comme fleurissent dans la forêt et la petite violette et l'immense chêne, et la touffe d'églantier et le haut bouleau. Aucun d'eux n'est de trop, et tous sont égaux comme l'un de mes yeux à l'autre. Et la forêt n'est forêt qu'avec tout ce bouquet aux multiples senteurs. Ainsi aucun des véritables écrivains n'est de trop au Parnasse des Arméniens.

Oh, quel miracle que la loi de la nature impérisable, inviolable, indissoluble, indomptable, non bafouable, non anathématisable, immuable et hélas inimitable. Regardez l'arc-en-ciel, comme ses sept couleurs sont les unes avec les autres, elles ne s'éloignent pas les unes des autres mais elles ne se superposent pas non plus. Et avec leurs cultures multicolores, multiformes et aux nombreuses profondeurs, les peuples créent un arc-en-ciel éternel dans le ciel, arc-en-ciel charmant et admirable, miraculeux !

Interview dirigée par le poète Harutyun Hovnathann
Traduit de l'arménien par Jean-Jacques Lafdjian.



une nouvelle traduction originale de SAYAT NOVA



POUR qui connaît les difficultés de la traduction de la langue arménienne du XVIII^e siècle en français, cette plaquette est une véritable surprise, car le traducteur s'est proposé la double tâche d'une transcription dans un français de belle facture de la substance de la pensée et de l'esthétique de Sayat Nova, tout en conservant dans la mesure du possible la forme de l'expression poétique de l'illustre « achough ».

Dans les limites d'une modeste plaquette, le texte bilingue a été présenté de façon à en rendre la lecture la plus agréable possible. Il est illustré, en outre, de photos originales donnant une certaine idée de l'ambiance des monastères de Haghbat et de Sanahin où Sayat Nova vécut ses longues années de solitude et de méditation. Ainsi textes et illustrations se complètent mutuellement dans la plaquette.

Dans le très grand nombre de poèmes (les « chants ») que Sayat Nova a composé dans les langues arménienne, géorgienne et azerbaïdjanaise, où la plupart sont consacrés à des thèmes lyriques, un choix restreint mais judicieux a été établi afin de faire connaître aux lecteurs les différents aspects de la création de Sayat Nova. Les textes choisis se rapportent ainsi à l'amour de l'achough pour son instrument, à son inspiration lyrique, à ses sentiments religieux, à ses réflexions et sentences adressées aux hommes de son temps, enfin à ses amertumes et ses regrets devant les vicissitudes de sa vie.

Une mention particulière doit être faite à la traduction de vers isolés extraits de poèmes, qui reflètent les aspects les plus divers des pensées intimes de Sayat Nova, de sa haute culture, de ses conceptions religieuses et morales, notamment de son amour

pour les êtres et les choses qui l'entourent, de sa connaissance de la nature, ainsi que la richesse de sa capacité créatrice.

Le lecteur français pourra à travers les traductions méticuleusement exécutées, avec un souci constant du respect de la pensée de l'auteur, se rendre compte de l'esthétique de Sayat Nova, de la richesse de son style qui abonde de métaphores, de la perfection à laquelle il était arrivé dans l'expression de sa pensée. Bien que reflétant un certain degré d'orientalisme, certains poèmes et certains extraits de ses poèmes sont heureusement dépourvus de l'archaïsme inhérent aux quelques traductions des œuvres de la même époque. Le traducteur a particulièrement bien réussi à rendre la métrique très variée de Sayat Nova.

Il est bien évident que le nombre minime de poèmes et de vers publiés dans la plaquette ne donne qu'une faible idée de l'œuvre immense de Sayat Nova. Mais nous croyons savoir que cette plaquette n'est qu'un premier fragment que le traducteur comme l'éditeur ont voulu livrer à la connaissance et à l'appréciation du public. Cette tentative nous semble fort heureuse et réussie, malgré quelques imperfections inévitables. Elle mérite à notre avis d'être encouragée afin de rendre possible une édition ultérieure plus élargie, notamment en ce qui concerne les poèmes lyriques de Sayat Nova au sujet desquels la plaquette ne donne qu'un aperçu loin d'être satisfaisant.

J.-C. KEBABDJIAN

Au sommaire de notre n° 32 à paraître en Février 1978, nous signalons une étude sur le film de Paradjanov « Sayat Nova » et une étude sur la vie et l'œuvre de notre grand poète Tcharentz.

"LE BOSPHORE"

Fabrique de CONFISERIES ORIENTALES

Siège Social : 2, rue Louis Astouin, MARSEILLE 2^e Tél. 90.23.83

*
HALVA
RAHAT-
LOKOUIM
*



*
TAHIN
(Produit
Naturel)
*

GRAINES DE SÉSAME NATURES ET DÉCORTIQUÉES
POUR CONFISEURS ET CHOCOLATIERS

LA PLUS IMPORTANTE FABRIQUE DE L'EUROPE OCCIDENTALE

IMPORTATION — FONDÉE EN 1932 — EXPORTATION

Réservé aux
Ets Agop PAPIZIAN et Fils
17-19, Boulevard de Briançon
13003 MARSEILLE

Pierre GAGOSSIAN

ASSUREUR - CONSEIL



48, RUE BRETEUIL, 48
13006 MARSEILLE
Téléphone : 37.16.16 +

ADJEMIAN Alain

ARMES ET MUNITIONS

CHASSE -- TIR -- DEFENSE
COMPETITION - STAND

48, RUE ROGER-BRUN, 48
13005 MARSEILLE
Tél. après 20 h : 35.37.27

Commémoration de la naissance serviteur

L'UNION des Anciens Elèves des Collèges Moorat Raphaël du Sud de la France a organisé à Marseille dans la salle Vaspouragan de la Maison de la Jeunesse et de la Culture Arménienne, le 26 novembre 1977, à 21 heures, la commémoration du tricentenaire de la naissance de l'abbé Mikhitar.

Le Comité directeur de l'Union, nouvellement élu, sous la présidence de M. Nubar Papazian, est formé de jeunes éléments ; pour sa première manifestation il avait décidé (ce qui est tout à son honneur) de la dédier au fondateur de la Congrégation Mekhitariste de Venise.

Son Excellence Monseigneur Roger Etchegaray, archevêque de Marseille, et président de la Conférence Episcopale de France, en avait accepté la présidence. Etaient également invités à prendre la parole le Révérend Père Nercès Der-Nercessian de la Congrégation, rédacteur du périodique Pazmaveb, ainsi que M^r Hovig Eghiazarian, avocat au Barreau de Paris.

Toutes les associations arméniennes de Marseille « sans exception », étaient invitées à cette commémoration ainsi que les autorités ecclésiastiques françaises, arméniennes, grecques, de même que les unions culturelles qui régissent toutes nos églises de Marseille et des environs.

C'est ainsi que nous avons eu le plaisir d'accueillir Mgr Agop Vartanian, évêque de Marseille, qui représente Mgr Séropé Manoukian, représentant lui-même S. S. Vasken 1^{er} Catholicos de tous les Arméniens ; tous les prêtres de nos églises de banlieue à deux exception près, les pasteurs de l'église évangélique arménienne de Marseille, sous la présidence des pasteurs Bakalian et Hagopian ; Mgr Karout, exarque de l'église grecque Melchite, le R. Père Sarkis Davitian, le R. Père Samuel Apakian, ainsi que les sœurs arméniennes de l'Immaculé Conception, le Pasteur Marchand de l'Eglise Réformée de France, le R. Père Séropé Akelian, directeur du collège S. Moorat de Paris et M. Raffi Nazarian, conseiller municipal.

Il serait trop long de citer les noms des représentants de certaines associations présentes à la commémoration, je les prie de vouloir m'en excuser.

du Tricentenaire du Vénérable de Dieu :

Abbé

MEKHITAR 1676-1976



ԵՐԵՇ. ՄԵԽԻԹԱՐ ԱՔԲԱՀԱՅՐ
ՄՆՆԻԵԱՆ Գ. ԴԱՐԱԴԱՐՁ
(1676 – 1976)

Garos Hovsepian, secrétaire de l'Union des anciens élèves, chargé de la direction de la soirée, prit le premier la parole ; il souhaita au nom du Comité la bienvenue à toutes les personnalités présentes, ainsi qu'à l'assistance.

Il lut la lettre adressée à cette occasion, par Mgr Boghos Ananian, abbé général de la Congrégation Mekhitariste de Venise ; lettre d'encouragement et de félicitations à l'Union et de déférence vis-à-vis de nos hôtes présents.

Puis il nous fit part de deux lettres d'excuse. L'une émanant de M. le Consul général d'U.R.S.S., Sergueï Chahverdian, dont les occupations l'empêchaient d'être parmi nous ; la deuxième de l'Association des Médecins Français d'origine arménienne, qui avait organisé, ce soir-là, un banquet pour ses membres.

Garos Hovsepian, souligna qu'après Vienne, Venise, Paris, et les principales villes du monde entier, Marseille se devait d'apporter sa part de gratitude à celui qui fut le Rédempteur de la Culture Arménienne.

Il donna ensuite la parole au premier orateur de la soirée, le R. Père Nercès Der Nercessian, qui s'adressant d'abord en français, transmit le salut fraternel de l'Abbé Général et de tous les membres de la Congrégation à toutes les personnalités présentes. Il s'adressa en particulier à S. Exc. Mgr Etchegaray qu'il avait eu le privilège de rencontrer à Sainte-Etchmiadzine, faisant partie de la délégation envoyée en Arménie par S. S. le Pape Paul VI, et conduite par Son Eminence le Cardinal Wilbrand.

Puis, s'adressant à l'assistance qui remplissait la salle, dans un arménien

qui nous est malheureusement rarement donné d'entendre, il nous parla de Mekhitar, ce fils d'une humble famille de Sébaste, qui très tôt atteint par la foi, voulut se consacrer à Dieu et à son peuple. Pour ce faire il parcourut toutes les villes de l'Arménie mettant à jour ce qui fait la gloire de la culture arménienne, les manuscrits, souvent enfouis sous la poussière.

Il fut souvent persécuté par ses pairs, mais muni d'une volonté à toutes épreuves il continua à œuvrer et devint l'apôtre de l'œcuménisme en faveur de l'unité de l'Eglise du Christ parmi son peuple. Il fut un grand humaniste et c'est dans ce sens que travaillent aujourd'hui les membres de la Congrégation qu'il avait fondée.

Après de multiples périples, il s'installa à Venise dans l'île Saint-Lazare qui depuis est devenue pour les Arméniens de la Diaspora, une petite Arménie.

Dans cette île se trouve une des plus belles collections de manuscrits arméniens, réunis avec patience et amour, ces manuscrits qui au début du XVIII^e siècle étaient à l'abandon. Pour l'anecdote le Père Nercès cite qu'à l'occasion de la visite d'un évêque au couvent du lac Sévan, les moines voyant dans un recoin un tas de manuscrits sous la poussière, pour faire place nette, les jetèrent au lac.

Il parle ensuite de l'œuvre littéraire de Mekhitar et pour ne citer que les plus importants, parurent en 1733 la traduction de la Bible, en 1736 la grammaire de l'arménien ancien (il est significatif qu'un siècle plus tard le Catholicos géorgien Anton 1^{er} adopte la grammaire arménienne de Mekhitar pour la langue géorgien-

ne ; d'après nos historiens l'écriture géorgienne fut créée par Saint Mesrob ; ainsi avec Mekhitar la providence est venue une deuxième fois au secours de nos voisins).

Mais son œuvre monumentale parue l'année de sa mort en 1749, fut le dictionnaire de la langue arménienne contenant plus de mille pages et qui à l'époque, venait au sixième rang des dictionnaires du genre, avant l'anglais et l'allemand. Il nous signale également que c'est l'Empereur Napoléon 1^{er} qui fonda l'Académie Arménienne de Venise.

En terminant son homélie le Père Nercès souhaite que partout dans le monde où se trouve un foyer arménien et en particulier dans cette Maison de la Culture, ils deviennent des centres où la langue de nos ancêtres et sa culture millénaire soient toujours de plus en plus vivantes pour le plus grand bien du peuple arménien.

Garos Hovsepian invita alors sur scène Vahram Djerayan (ancien élève), qui nous déclama avec beaucoup de ferveur un magnifique poème du R. P. Alichan. Puis nous eûmes droit à un moment musical intense ; l'Union avait invité spécialement de Paris MM. Edouard Exerjean, lauréat du concours international de Naples, et Philippe Corre, premier Prix Conservatoire de Paris. Ils interprétèrent à quatre mains une valse de Khatchadourian, ainsi que "Le Bœuf sur le Toit" de Darius Milhaud, apportant ainsi leur magnifique contribution à l'hommage rendu à Mekhitar.

Puis ce fut Hovig Eghiazarian qui prit la parole. Celui-ci est un orateur familier et brillant de la communauté arménienne de France. Après s'être associé

Abbé MEKHITAR

aux paroles de bienvenue adressées à S. E. Mgr Etchegaray, il s'adressa à Mgr Vartanian, et le remercia d'être à cette commémoration.

Ses félicitations vont ensuite au président Nubar Papazian, et aux membres de l'Union des anciens élèves pour la magnifique organisation de cette soirée, et formule le souhait que chacun d'entre eux devienne « le porte-drapeau de celui qui a œuvré toute sa vie pour que la jeunesse arménienne puisse vivre. Vous nous donnez la preuve aujourd'hui que la jeunesse arménienne est toujours vivante ».

Trois cents ans après sa naissance des milliers d'Arméniens se rassemblent sans distinction de confession, d'opinion et de classe pour célébrer les mérites de l'abbé Mekhitar. Les plus hautes autorités ecclésiastiques arméniennes, le Catholicos d'Etchmiadze, le Catholicos d'Antilias, sa béatitude le Patriarche arménien catholique lui rendent hommage.

Non moins élogieux à son égard sont ceux qui n'appartiennent pas à la communauté arménienne. Les prestigieux cardinaux de Rome, le cardinal archevêque de Paris, Mgr Marty, le cardinal archevêque Mgr Wilbrand, le cardinal Luciani, patriarche de Venise vantent son œuvre, et, couronnant la gerbe de ces éloges S. S. Paul VI, dans un admirable message adressé le jour de la commémoration solennelle clôturant les festivités définit magistralement l'œuvre de l'abbé Mekhitar.

Quel est donc cet être d'exception disparu, et pourtant toujours actuel objet de tant de ferveur et de reconnaissance ? Dans une période où l'Arménie était prise dans un étau entre l'Empire Ottoman et l'Empire Perse, il fut la figure de proue de notre renaissance, digne de Saint Grégoire l'Illuminateur, digne de notre admiration, de notre profonde gratitude ; digne du grand respect que nous avons pour sa personne. Voilà l'être exceptionnel dont nous honorons ce soir le souvenir, qui a bien mérité de l'Arménie, le saint abbé Mekhitar de Sébaste.

Il sonna le rappel de la foi et de l'esprit ; amour de son peuple, dévouement, enthousiasme, courage, ténacité, sacrifice, compétence, érudition, et par dessus tout une foi embrasant tout son être ; tels furent les armes pacifiques qui lui permirent de combattre, de vaincre l'ignorance et la décadence intellectuelle et lui permirent d'instaurer une ère nouvelle et rayonnante dans notre Histoire, démontrant ainsi qu'aux ennemis séculaires du peuple arménien, qu'à la longue la force intellectuelle et l'esprit sortent toujours vainqueurs des misérables armes matérielles.

Par ses œuvres, Mekhitar s'égale à ces deux autres grands rénovateurs qui avaient fait du V^e siècle l'âge d'or de la culture arménienne, et qui sont également la gloire et l'honneur de notre peuple, Saint Sahag et Saint Mesrob.

Nous sommes confondus d'admiration devant cet impressionnant effort qui a

été accompli en 275 ans par seulement trois cents pères mikhitaristes. Il fut aussi un précurseur dans l'enseignement. Il songea à l'avenir, à la continuité de l'existence de son peuple et son mot d'ordre fut : instruire et cultiver les jeunes générations, leur insuffler la foi et l'amour de leur pays. Durant 275 années près de 30 collèges ont été créés à travers le monde, d'abord en Arménie, puis dans la Diaspora, où des dizaines de milliers d'élèves ont été instruits, dont certains par la suite sont devenus des hommes célèbres. Aujourd'hui, les Pères Mikhitaristes dirigent encore 6 collèges dans le monde, où ils enseignent, en commun avec le programme de chaque pays la langue arménienne à plus de mille élèves.

En cette soirée nous devons nous accueillir et nous imprégner du message que nous a laissé l'abbé Mekhitar dont le plus grand mérite a été de faire redécouvrir son unité à l'Arménie de l'époque.

Ce fut autour de Mgr Roger Etchegaray à être invité à nous donner son message.

Ses premiers mots furent adressés à l'ordinateur de la soirée pour le féliciter pour cette magnifique manifestation, tant pour le choix des orateurs, que pour le brillant intermède musical et l'émouvant poème. « Que vous dire à la fin de cette soirée, si ce n'est une fois de plus qu'à peine arrivé à Marseille, en contact avec certains d'entre-vous, j'ai senti la brûlure de l'amitié avec ce peuple arménien en qui je trouvais, il faut le dire, de secrètes affinités, pour ne pas dire complicité, avec mon peuple d'origine, le petit peuple basque. Un des premiers mots de la Bible que j'ai appris sur les genoux de ma mère a été le Mont Ararat ; parce que me disait-elle c'est un mot d'origine basque. Ce peuple évoque en moi le souvenir de deux millions de martyrs arméniens, la compétence, le savoir faire ; ici à Marseille ils ont su déployer après tant d'épreuves un réseau très vaste d'amitiés ».

Il évoque ensuite le voyage qu'il fit en Arménie en 1972. Inoubliable célébration liturgique à Sainte Etchmiadzine, présidée par le Catholicos Vasken 1^{er}, les visites à Ochagan, tombeau de Saint Mesrob, et les ruines de Garni. Lors d'une visite au Madénataran, le Père Nercès lui raconta qu'autrefois les époux qui n'avaient pas d'enfant offraient à tel ou tel monastère d'Arménie un manuscrit acheté à un écrivain public. Ainsi, le peuple arménien quand il ne pouvait pas offrir un enfant à sa patrie, offrait quelque chose, peut-être encore de plus noble en fruit de son esprit.

« Et là j'ai compris ce qu'est l'âme arménienne, cette âme si admirablement illustrée, par celui dont nous évoquons ce soir à l'occasion du tricentenaire de sa naissance. J'ai prié il y a quelques années sur son tombeau dans cette île de Saint-Lazare, où j'ai été séduit par l'accueil et aussi la richesse de sa bibliothèque, par la ferveur, la compétence et le rayonnement spirituel de ces moines.

Ce soir notre pensée va, on peut le dire, jusqu'aux extrémités de la terre, car comme pour les Basques, on trouve des Arméniens partout dans le monde. Nous devons beaucoup au Serviteur de Dieu Mekhitar, et je pense qu'en terminant cette soirée, nous repartons réconfortés, pas seulement dans notre foi, mais aussi dans notre espérance, car dans la mesure où nous saurons suivre l'exemple de ce grand Serviteur de Dieu, nous sommes sûr que le peuple arménien sera encore un peuple courageux, fier, vers lequel se tourne le monde entier ; et mon dernier mot je le prononce en arménien : « Yeghitsi » (Amen).

Puis Garo Hovsepian au nom de l'abbé général de la Congrégation des Pères Mékhitaristes de Venise remit à Mgr Etchegaray un écrin de trois médailles frappées à l'occasion du tricentenaire en souvenir de cette soirée. Une autre médaille fut attribuée à Mgr Agop Vartanian, ainsi qu'à Nubar Papazian, président de l'Union des Anciens Elèves des Collèges Moorat-Raphaël.

Des livres sur l'abbé Mekhitar, ainsi que des cartes avec son curriculum vitae furent gracieusement distribués à l'assistance. Ainsi prit fin cette belle commémoration. L'assistance très impressionnée par le sérieux et le haut niveau culturel de la manifestation demanda, avec insistance, que d'autres conférences de ce genre, puissent être souvent organisées dans un proche avenir.

Aram CHEHIGUIAN.

Reporters en herbe

Une nouvelle rubrique est née dans notre mensuel. Une de plus, direz-vous ! Pas exactement : une place qui manquait pour laisser s'exprimer nos jeunes lecteurs. Qu'ils l'utilisent, sans complexe, en essayant, parfois de nous faire part de leurs problèmes.



sports

Congrégation mékhitariste de Venise

Nous vous donnons ci-dessous une traduction condensée de la note de la Congrégation Mékhitariste de Venise, note qui est signée par le Père Léon Zékian.

Depuis l'ouverture officielle, le 7 février 1976, du 300^e anniversaire de la naissance du Grand Mékhitar de Sébaste, se sont succédées de brillantes commémorations, tant dans notre Patrie qu'aux extrêmes limites de la diaspora. C'est ainsi que nos compatriotes ont manifesté de dignes sentiments de reconnaissance envers ce grand fils. Dans notre mère-patrie, il a été honoré par les voix les plus représentatives à Sainte Etchmiadzine, à l'Académie, au Maténadaran, à l'Université d'Erévan tout au long de manifestations spéciales.

Quant aux manifestations à Saint-Lazare même, elles ont été retardées suite à l'incendie, puis les dates des 22 et 23 octobre 1977 ont été retenues.

Nous tenons à remercier particulièrement l'Office Touristique de Venise qui nous a apporté avec empressement son concours en mettant à notre disposition le plus magnifique des Palais des Doges, celui des Elections.

C'est ainsi que le dimanche 22 octobre 1977, un choix de personnalités tant religieuses que laïques a rempli l'immense salle de six cents places. On pouvait remarquer la présence du Cardinal Jan Willebrands, spécialement venu de Rome, ainsi que le Patriarche Catholique arménien Sa Béatitude Heumayag - Pierre, 17^e Guédiguian ; le patriarche de Venise Mgr

Lucciani ; le maire de Venise, M. Mario Riggho ; Monseigneur Mario Brini, secrétaire des questions orientales du Saint Synode ; Monseigneur Kéropé Manoukian, archevêque délégué de Sa Sainteté le Catholicos de tous les Arméniens, Vaskenn 1^{er} ; le Sous-Préfet de Venise ; les abbés des Congrégations Mékhitaristes de Vienne et de Venise, etc...

L'orateur du jour était le Père Léon Zékian qui s'est exprimé en italien, puis en arménien, déclarant ouvertes les festivités et invitant le Père Nersès Der Necessian - rédacteur en chef de la prestigieuse revue « Pazmaveb » - à lire le message qu'avait adressé Sa Sainteté Paul VI. Puis le Père Léon lut en arménien suivi d'une traduction en italien, le télégramme de Sa Sainteté le Catholicos Vaskenn 1^{er}, puis des télégrammes du Premier Ministre Italien, M. Andreotti. Puis on a lu la lettre de Sa Sainteté le Catholicos Karékine II, Catholicos de la Grande Maison de Cilicie, lettre adressée à Mgr Ananian. Puis, ce furent les télégrammes des Patriarches d'Istanbul et de Jérusalem et d'innombrables autres télégrammes tant d'Arménie que de l'étranger.

A la suite de ces lectures, la chorale de la Cathédrale Saint-Marc, sous la direction du Maître Alfredo Bravi, offrait un bouquet de chants sacrés arméniens, allant du « Der Guetzo » au « En Jésus-Christ ».

Le moment le plus important fut lorsque le présentateur demanda au Cardinal Jan Willebrands de lire son discours. Son Excellence, dans un discours érudit et profond qui dura près d'une heure, combla l'auguste assistance en élevant presque un monument à Mékhitar.

La Commémoration se termina par des airs folkloriques interprétés également par l'Orchestre de la Cathédrale Saint-Marc.

Le dimanche matin, une messe était dite sur la Tombe de Mékhitar par Son Excellence Monseigneur Guédiguian. Les Chœurs revêtaient un éclat particulier grâce à la participation du jeune chanteur milanais, Jean Anseurlian, venu spécialement. Dans la soirée de ce même dimanche, au cours d'un repas réunissant les deux Congrégations Mékhitaristes, Mgr Manian, prenant la parole, disait entre autres : « Mékhitar ne mourra pas tant qu'il y aura la Nation arménienne, et la Nation arménienne ne mourra pas tant qu'il y aura Mékhitar ». Puis, ce fut le tour du célèbre poète et écrivain, le Père Vaan Hovanessian, qui fit remarquer que la renommée de Mékhitar aurait été internationale s'il avait appartenu à une plus grande nation, mais Mékhitar avait voulu rester au sein de son peuple, et ne travailler que pour son peuple, en donnant ainsi son obole pour la grandeur de sa nation, qui, si elle n'est pas grande en nombre, est grande cependant par ses valeurs spirituelles et culturelles.

Puis, prit la parole Mgr Talatinian, Supérieur du Monastère Mékhitariste arménien du Liban, qui insista sur les sentiments respectueux et plein d'amour du peuple arménien envers Mékhitar, et il en voulait pour preuve les démonstrations chaleureuses des Catholicos de la Grande Maison de Cilicie, Khoren 1^{er} et Karékine II^e.

Mgr Ananian conclut soulignant que l'âme du grand Mékhitar était empreinte d'amour, et d'une disponibilité permanente, un amour complètement désintéressé, indulgent, et un dévouement entier qui ne se laissait abattre par un quelconque obstacle ou une difficulté. Nous souhaitons donc, ajouta Mgr Ananian que cet amour s'étende à un tel point que ne se contentant pas de rassembler les enfants de Mékhitar que nous sommes, rassemble l'ensemble de notre Nation.

Association Sportive Arménienne

Premier bilan du début de championnat

Voici l'A.S.A. au milieu de son calendrier des matches aller. Ce premier bilan permettra de constater que nos seniors ont du mal à retrouver leur cohésion de l'an passé. Possédant pourtant les qualités individuelles, techniques et collectives.

Malgré cela elle alterne le bon et le mauvais, ne retrouvant pas le punch nécessaire de la saison dernière qui permettrait de faire la différence. Où est le mal ? Je ne pense pas que ces contre-performances soient à l'actif d'un manque de condition mais peut-être dans la construction du jeu et la distribution du ballon.

Pourtant ! Dimanche 30 octobre face au S. C. 9 elle a enthousiasmé tous ses amis et supporters présents sur le stade Voisin.

Par sa belle prestation elle a démontré qu'elle est capable du meilleur elle l'a maintes fois prouvé.

Rappelons les scores des rencontres jusqu'à ce jour.

A.S. Arménienne : 1
Meudon : 3
Thiais : 0 -
A.S. Arménienne : 3
Chaillot : 1 -
A.S. Arménienne : 1
A.S. Arménienne : 0 -
R.C.P. 10 : 7
A.S. Arménienne : 2 -
S.C. 9 : 1

Se situant à la 9^e place du championnat avec un match en moins, l'A.S.A. ne doit en aucun cas se laisser distancer par ses principaux rivaux.

Le problème l'équipe réserve se pose également, ces derniers n'ayant remporté aucune victoire jusqu'à ce jour.

J.-C. ONOSSIEN.

Association Sportive Arménienne

Saison 1977/1978

Président : Armand Zarpanelian.

Trésorier : Gérard Derderian.

Trésorier adjoint : Georges Alexanian.

Secrétaire : Pascal Essayan.

Secrétaire adjoint : Jacques Semirdjian.

Matériel : Bernard Panikian.

Relations publiques : Jean-Christian Onossian.

Directeur sportif équipes réserve et seniors : Serge Issayan.

Directeur sportif équipes cadets et juniors : Manoug Karamanoukian.

Directeur sportif équipes pupilles et minimes : Henri Fauré.

Ecole de football : Pierre Arahamian.

Entraîneurs : Robert Fernanlian, André Lucas, Levon Muradian, Jean Bedoyan, Raffi Issayan.

Dirigeants :

Equipe Première : René Artinian et Manoug Artinian.

Equipe réserve : Jacques Pazpazian et Asdour Karakassian.

Equipe juniors : Robert Ozinian et Félicien Fassio.

Equipe cadets : Joseph Babikian et Gérard Derderian.

Equipe minimes : Arthur Mudjeredian et Krikor Mikaelian.

Equipe pupilles : Jacques Semirdjian et J.-C. Onossian.

A noter qu'une équipe féminine de volley-ball a été créée cette année, nous donnerons ultérieurement les détails sur la composition de cette section.

Pour tous renseignements concernant les activités de l'Association Sportive Arménienne adressez votre courrier :

Association Sportive Arménienne, siège social, 6 bis, boulevard Rodin - 92130, Issy-les-Moulineaux. Tél. : 642.32.99

MON père a suggéré à ses parents que le nouveau-né fut nommé Benjamin : il était le quinzième enfant dans une grande famille arménienne. Naturellement, il grandit à la remorque de ses frères aînés.

Après la mort de mon grand-père, mon oncle qui était alors un jeune étudiant à l'Université de Moscou, hérita de sa part. Ses revenus dépassaient plusieurs fois les pensions usuelles des autres étudiants. Toutefois, mon oncle, connu partout comme Venia, ne vivait pas luxueusement, mais avait plusieurs de ses camarades à sa charge. D'ailleurs, il ne se pressait pas trop avec ses études, car il n'avait aucune envie de renoncer à sa vie aisée.

Venia était un favori de ses neveux et de ses nièces et les amusait avec ses espiègleries rabelaisiennes. Pendant le Carnaval, il mangeait facilement trois dizaines de *blinis* (crêpes) arrosés avec le beurre fondu et servis avec la crème aigre. A une autre occasion, il avalait une *alaidia* (pâte cuite aux pommes) d'un seul coup.

Il aimait prononcer des discours quand il était saoul. Pendant le mariage de sa sœur, il dit à une tante âgée qu'il voudrait que les diables gloutonnent son écorce dans l'autre monde.

En août 1914, Venia a été mobilisé et envoyé avec le 242^e Romanoff Régiment d'Infanterie en Prusse Orientale. J'ai passé avec lui la nuit de son départ à la gare de marchandises d'où le train devait quitter Moscou. C'est seulement à l'aube que le train commença à bouger. Tout d'un coup, j'ai entendu un grognement qui augmentait d'intensité. Ça m'a prit quelques secondes pour réaliser que c'étaient les sanglots des milliers de femmes qui étaient venues dire adieu à leurs hommes. C'était un cri d'un animal blessé, très primitif qui me donna un frisson. La plupart de ces femmes n'ont jamais revu leurs hommes, car le régiment de Venia a perdu 75 % de ses effectifs pendant les attaques de Goldap.



Plus tard, ce même régiment fut encerclé par l'ennemi dans les forêts de Grodno. Venia fut fait prisonnier et détenu pendant quatre ans à Niesse (Nysa) en Silésie.

Après la Révolution d'Octobre, les prisonniers ne recevaient presque rien à manger des Allemands et étaient sur le point de mourir de faim. Toutes les révoltes étaient arrêtées par les

ONCLE BENJAMIN

mitrailleuses. Après l'Armistice sur le front de l'Ouest, les prisonniers se sont rapatriés eux-mêmes. Finalement Venia réapparut dans sa ville natale vers le début du printemps 1919. Il ne croyait pas ses propres yeux d'être dans son milieu familial. L'emprisonnement avait détruit en lui toute ambition. Il ne laissait pas passer une occasion pour s'empiffrer de la nourriture et des boissons et de coucher avec n'importe quelle femelle.

Mobilisé par le Gen. Denikin, il fut désigné comme secrétaire d'un tribunal militaire. Quand l'Armée Blanche abandonna Rostov-sur-Don, le commandant oublia d'évacuer le tribunal militaire, et Venia dut quitter la ville à pied, juste avant la rentrée des Rouges. Son chemin se termina en Arménie où il fut nommé à Kars pour remplir les mêmes fonctions qu'à Rostov.

Un matin d'octobre 1920, comme il prenait son petit déjeuner avec son cousin qui était alors vice-gouverneur de la province (1), la servante vint leur annoncer que l'armée turque était entrée dans la ville. Son cousin qui se précipita pour rejoindre le quartier général fut fait prisonnier. Quant à Venia, il suivit la foule.

Une semaine plus tard, il arriva à Erivan (Erévan), encore essoufflé.

Vers la fin du mois de novembre, Erivan était menacée par les Turcs et par les Rouges. Tous ses amis priaient Venia de s'enfuir à Tiflis (Tbilisi) qui était encore la capitale d'un pays neutre. Mais rien ne pouvait convaincre Venia qui était saisi d'une inertie complète.

Finalement, quand la XI^e Armée Rouge occupa Kanekary dans la banlieue d'Erivan (2), je saisis mon oncle, je le forçai à apprendre par cœur les noms des villages sur son chemin, je l'habillai chaudement et je lui donnai de l'argent et mon revolver. Tard dans la soirée, je l'accompagnai jusqu'au pont sur le Zanga (Razdan). Par une chance inouïe, il n'y avait pas de patrouille. Mais Venia n'avait pas le courage de s'aven-

turer tout seul. J'avais avec moi un grand fouet en cas de rencontre avec les chiens sauvages et j'en menaçai mon oncle. Venia me pria de le laisser fumer une cigarette avant de disparaître dans les ténèbres. Je suis resté quelque temps après son départ pour être sûr qu'il n'avait pas eu de difficultés de l'autre côté du pont. Il neigeait et on entendait parfois des hurlements de bêtes.

Venia réussit à s'évader merveilleusement bien. Un paysan le prit dans son chariot et le laissa dormir, chez lui, toute la journée. La nuit suivante Venia utilisa mon revolver contre les chiens sauvages dans un village où personne n'avait osé montrer un signe de vie. Le matin suivant, Venia fut arrêté par une patrouille sur la grande route. L'officier en charge était un ami de Venia et fut surpris de le voir. « Tu as de la veine de tomber sur moi, car nous venons de recevoir des ordres d'arrêter tous les fuyards ». Il le cacha chez lui, lui donna à manger et un guide.

Le guide, un paysan robuste, l'amena par des pistes peu connues vers un patelin sur le versant d'Alageuz (Aragats). Venia fut supposé être un représentant du nouveau gouvernement pro-soviétique établi à Erivan (3). Les paysans arméniens arrangèrent un festin en l'honneur de Venia qui prononça un discours en disant que l'Armée Rouge était venue sauver ses frères — les Arméniens.

Pendant la nuit, le guide le prit, à travers les lignes turques et le laissa devant les avant-postes géorgiens. Venia lui donna son revolver (ex - le mien) comme récompense.

Le chef des forces géorgiennes était un ami de la sœur de Venia, qui était chef d'un hôpital militaire sur le front. Pour cette raison, Venia rentra à Tiflis en grande pompe.

En exil, Venia eut un cirque de puces à Constantinople (Istanbul). A Paris, il refusa d'accepter un emploi permanent. Il loua une chambre à l'Hôtel Champollion, en face de la Sorbonne.

Quand je venais à Paris, de New York où je m'étais établi depuis 1924, je lui apportais des vêtements propres et, malgré toutes ses prières, je donnais à brûler ses anciens habits sales. Une fois, il gagna un gros lot à la Loterie Nationale et, pendant deux jours, il donna une réception dans un bistro du quartier.

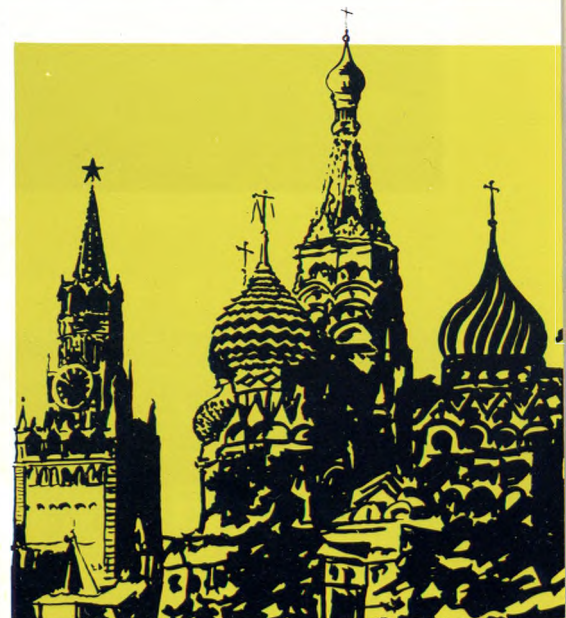
Quand il était ivre, il disait au chauffeur son adresse de Moscou, mais la plupart des taxis étaient de ses compatriotes qui le connaissaient bien et l'amenaient à son hôtel.

Quand Venia est tombé gravement malade, un ami le prit dans un sanatorium, mais Venia ne pouvait pas supporter l'atmosphère d'une maison de santé et s'enfuit pour retourner dans sa chambre d'hôtel, peu savoureuse. Quand il devint gravement malade, il se battit avec les infirmiers de l'ambulance qui étaient venus le chercher.

Il est enterré au cimetière de Garches, dans un caveau de famille.

Jacques KAYALOFF.

1. Voir paragraphe 20 de la revue « Arménia », p. 17.
2. Le 4 décembre 1920.
3. Le gouvernement de Dro.



FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

**la plus importante exposition
du Sud-Est en meubles de
styles**

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M